

## ÉGYPTOLOGIE SÈVÈRE

### Le regard grec des savants français de l'expédition d'Égypte

Jean DHOMBRES\*

"Je songeais avec une sorte d'émotion, de plaisir et de doute, que j'étois sur un des points les plus remarquables de la terre, dans des lieux qui semblent en quelque sorte fabuleux, et dont les noms prononcés dès l'enfance, ont pris une signification gigantesque et presque magique"<sup>1</sup>. En service commandé à l'île de Philae, et lorsque s'achève la dernière année du siècle qui, Révolution aidant, s'affiche comme celui ayant apporté toutes les Lumières, un jeune ingénieur des Ponts-et-Chaussées ne peut retenir l'expression de ses sentiments devant les monuments grandioses de la Haute-Égypte. La qualification de magique ne saurait en effet passer pour anodine dans la bouche de ce Michel-Ange Lancret, élève frotté aux sévères mathématiques des Lagrange, des Monge et des Laplace, ses professeurs dont il avait dû assimiler les méthodes pendant son séjour à l'École polytechnique nouvellement créée pour former des esprits analytiques, ce dernier adjectif résumant à la fois une vitalité et une méthode générale<sup>2</sup>. La caricature d'un tel esprit se donne à voir dans la phrase suivante — "Les pas que je faisais étoient peut-être déjà dans la zone torride" — puisque l'ingénieur joue de la division géométrique de l'espace terrestre pour mieux faire ressortir l'ambiguïté qui est moins celle d'une localisation que d'une temporalité. Car c'est un voyage dans le temps qui est le sien, et c'est aussi bien ce voyage qui va marquer la sensibilité française. Évoquée par Lancret, la magie relève moins des effets d'un art monumental ancien et soudain découvert, que de ce qu'à ses yeux étonnés l'Égypte visitée procure une épaisseur

---

\* Centre François Viète ; École des Hautes Études en Sciences Sociales.

<sup>1</sup> M.A. Lancret, "Description de l'île de Philae", in *Description de l'Égypte*, Antiquités. Description, Imprimerie impériale, Paris, 1809, 1ère livraison, tome 1, p. 5 ; seconde édition dans un format réduit et dans une écriture modernisée, Paris, Panckoucke, 1821, vol. 1, p. 9. Nous citerons en référence à cette seconde édition que les bibliothèques protègent moins jalousement.

<sup>2</sup> J. Dhombres, "La Formation par l'analytique : permanences et ruptures à l'École polytechnique", in B. Belhoste, A. Dahan-Dalmedico, D. Pestre, A. Picon (éd.), *La France des X: deux siècles d'histoire*, Economica, Paris, 1995, p. 51-62.

presque infinie à l'Histoire<sup>3</sup>. Qu'il n'en reconnait pas moins d'emblée pour familière, comme si les temples édifiés par les dynasties successives composaient depuis longtemps l'environnement mental de ce Français. Si les noms géographiques égyptiens lui furent connus "depuis l'enfance", c'était bien sûr sous leur forme hellénisée et en Égypte son regard est d'abord celui d'Hérodote. "Jusqu'à Éléphantine, je rapporte ce que j'ai vu de mes yeux"<sup>4</sup> écrivait l'auteur grec dans son *Enquête* que le jeune ingénieur prolongeait à son tour, avant même de laisser aller son propre regard. Les Grecs sont les contemporains de cet esprit curieux que les affaires égyptiennes allaient passionner au point de rivaliser dans ses méditations avec les démonstrations des propriétés des surfaces, courbure et torsion, qu'il poursuivait dans la voie tracée par son maître le mathématicien Monge<sup>5</sup>. Coïncidence remarquable, son professeur quoique quinquagénaire se trouve avec lui en Égypte, et tout autant passionné. "Que vous êtes heureux mes amis, vous allez voir Thèbes" murmure le géomètre dans des circonstances

<sup>3</sup> Des contemporains de Lancret considéraient que l'âge de la Terre n'était guère plus grand que celui auquel remontaient les monuments égyptiens les plus anciens. L'un des enjeux, en Égypte, fut de mesurer effectivement l'ancienneté de ceux-ci, avec une tendance des scientifiques à la repousser le plus loin possible, pour mieux antiquiser la terre elle-même : *reculer d'une manière étonnante, les limites que les préjugés avaient fixés à l'âge du globe terrestre* assignera l'un d'eux comme tâche au groupe débarqué à Alexandrie.

<sup>4</sup> Hérodote, *L'Enquête*. II, 29, trad. A. Barguet, La Pléiade, Paris, 1964. La traduction d'Hérodote qu'ont lue un grand nombre des membres de la Commission des Arts et des Sciences ou des membres de l'Institut d'Égypte est celle de Pierre-Henri Larcher (*Histoire d'Hérodote, traduite du grec, avec des remarques historiques et critiques, un essai de chronologie...*, Paris, Musier, 1786 ; une seconde édition, avec des ajouts et des commentaires ne pouvait manquer de venir après l'expédition, précisément à Paris, chez G. de Bure, an XI, 1802). La fidélité de la traduction de Larcher avait été louée à l'École normale de l'an III, à l'occasion du cours de Volney (Voir, D. Nordman, *Leçons d'Histoire, de Géographie et d'Économie politique*, Dunod, 1994, p. 85). Dans les écrits ultérieurs des savants de l'expédition, les citations sont le plus souvent données dans les trois langues, grec, latin et français (à partir de la deuxième traduction de Larcher). Je ne traiterai pas ici de la question de la formation de ces jeunes ingénieurs qui n'ont eu aucun cours de grec ou de latin à l'École polytechnique à laquelle, tels Lancret, ils sont entrés à 20 ans, à la fin de l'année 1794, à l'issue d'une scolarité pour le moins troublée dans les collèges en déshérence des années 92 et 93. J'aurais tendance à expliquer leur forte culture classique par un biais familial, voire l'autodidactisme, et s'il n'y a pas filiation scolaire, est néanmoins remarquable la continuité d'un humanisme, preuve que les ingénieurs ne se voulaient pas en rupture avec une tradition intellectuelle. Toutefois, il y eut une brèche, et celle-ci explique peut-être le style nouveau de l'érudition à laquelle ces ingénieurs vont contribuer. Je crois en effet utile d'associer à la manifestation de cette culture classique le cas de l'*Introductio in Analysisin infinitorum* d'Euler : le texte datait de 1748, était didactiquement remarquable, mais sa traduction en français ne s'imposa que bien plus tard, en 1796 notamment pour J.-B. Labey, un enseignant à l'École polytechnique qui pensait à la formation de ses élèves en reconnaissant le latin mal pratiqué par ceux-ci. Sur l'abandon du latin en science, voir J. Dhombres, D. Julia, "Les repères d'une culture mathématique vers 1800 : le témoignage de deux listes de livres", *Rivista di Storia delle Scienze*, Ser. II, vol. 1, 1993, p. 1-83.

<sup>5</sup> D'un point de vue de sociologie intellectuelle que nous ne saurions développer ici, il serait préférable de mieux distinguer dans le témoignage des nombreux membres de la Commission des Sciences et des Arts, ou des membres de l'Institut d'Égypte rapidement créé, ceux qui au retour en France poursuivirent des activités de science ou des travaux d'ingénieurs, de ceux qui versèrent entièrement dans l'étude des "antiquités". Lancret, indéniablement féru du passé égyptien, n'en développe pas moins avec intérêt la géométrie des courbes, ce dont témoigne par exemple son *Mémoire sur les courbes à double courbure* présenté dans le recueil des savants non académiciens en 1806 (2<sup>e</sup> série, 1, p. 416-454). Monge ou Berthollet restèrent des scientifiques, le chimiste par exemple n'intervenant en Égypte même que pour des questions où sa science pouvait efficacement jouer (propriétés tinctoriales du henné, natron, poudre de la Citadelle du Caire). Pierre-Simon Girard resta fondamentalement un ingénieur, responsable ultérieurement de l'important aménagement du Canal de l'Ourcq. À l'opposé, des ingénieurs de formation, comme Jomard qui, symptomatiquement, ne fit pas partie de l'Institut d'Égypte, ou encore Jollois, devinrent des "antiquisants" professionnels, le premier entrant même à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. C'est dans ce rôle professionnel qu'il se montra un adversaire résolu du système de déchiffrement proposé par Jean-François Champollion.

dramatiques, alors qu'il doit abandonner ses confrères, savants et polytechniciens, pour à la sauvette regagner la France avec le général en chef d'une expédition d'Égypte militairement vouée à l'échec. A tout prendre, dans cette exclamation d'un mathématicien, comme est grec le regard porté sur Thèbes l'égyptienne !

Il y a quelque paradoxe à le dire. Puisque ce sont des ingénieurs, souvent des militaires d'ailleurs et la remarque dit une spécificité française, qui sont aussi bien les fondateurs de l'égyptologie, c'est-à-dire pour préciser l'usage que j'entends faire ici de ce mot<sup>6</sup>, les organisateurs d'une archéologie que l'on peut qualifier de scientifique — en un sens distinct de celui d'aujourd'hui — et dont ils ont exposé les méthodes avec tout le soin critique dont ils pouvaient être capables dans un monumental ouvrage, *La Description de l'Égypte*, qui en fixe les façons avant même que la puissante clef linguistique ne soit offerte. Dès 1811, dans un article de présentation de la *Description* paru au *Magasin encyclopédique*, Champollion-Figeac, frère aîné du futur découvreur, parle de la "langue oubliée", et de livres non encore expliqués, mais dit-il fortement "non pas inexplicables"<sup>7</sup> ; on ne peut alors manquer de voir dans cette déclaration l'influence de Joseph Fourier, préfacier de l'ouvrage sur l'Égypte, alors préfet de Grenoble, mais aussi mathématicien en passe d'accéder à la gloire par la fondation d'une théorie analytique de la propagation de la chaleur, et surtout patron intellectuel des deux Champollion. Le sous-titre de l'ouvrage collectif résume la volonté de présenter les résultats d'une enquête scientifique : c'est un *Recueil des Observations et des Recherches qui ont été faites en Égypte pendant l'expédition de l'armée française* qui est publié par les ordres de sa Majesté l'Empereur Napoléon-le-Grand<sup>8</sup> à l'Imprimerie impériale. Tout cet appareil a pour but d'indiquer à tous le souci d'éliminer les fables superposées par les voyageurs et l'histoire racontée, le gouvernement ayant en France, au moins depuis la fondation de l'Académie des sciences, assumé le soin d'authentifier l'exercice de la vérité scientifique, d'autant plus que celle-ci est naturellement soumise à la loi du progrès qui la contraint au changement.

De telle sorte qu'il n'y a pas anachronisme à qualifier de scientifique la *Description de l'Égypte*, tout en constatant son obsolescence aux yeux des archéologues d'aujourd'hui. A la mort de Conté, l'ingénieur mécanicien et premier responsable désigné pour réaliser l'ouvrage, Lancret qui fut notre introducteur prit sa suite pour l'édition, mais une suite telle qu'il mourut bientôt et c'est finalement une commission exécutive qui était établie. Avec comme président le chimiste Berthollet, membre de la première classe de l'Institut de France, celle des sciences alors qu'on aurait naturellement dû attendre la présence d'un représentant de la classe d'histoire et de littérature ancienne ; le commissaire du gouvernement est Edmé-François Jomard, le secrétaire Jean-Baptiste Prosper Jollois et les membres officiels de la commission ont nom, Gaspard Monge, Louis Costaz, Alyre Raffeneau-Delile, René-Nicolas Desgenettes, René-Edouard Devilliers, Joseph Fourier,

---

<sup>6</sup> On fixe avec raison les débuts de l'égyptologie au déchiffrement des hiéroglyphes - la *Lettre à M. Dacier* est publiée en 1822 et le *Précis du système hiéroglyphique des anciens égyptiens* date de 1824 - , mais on reconnaît aujourd'hui la lenteur - des décennies - avant une lecture efficace. L'usage "scientifique" que je veux cependant faire du mot "égyptologie" ne risque pas de créer une confusion car, non encore déchiffrée, la langue joua, pour les savants de l'Expédition, un rôle majeur. Rôle par prétérition si l'on veut, car il fallut la contourner. La découverte de la pierre de Rosette est le trait d'union matériel entre l'expédition débutée en 1798 et l'invention de Jean-François Champollion ; Fourier que nous allons citer étant, sans aucun doute, le principal lien humain (Les relations entre les Champollion et Fourier sont décrites dans J. Dhombres, J.-B. Robert, *Et ignem regunt numeri. Joseph Fourier, ou la chaleur maîtrisée par les mathématiques*, Paris, Belin, à paraître en 1997). Ce fut Michel-Ange Lancret qui, par une lettre, présenta la pierre aux membres de l'Institut d'Égypte et le *Courrier d'Égypte* en manifesta toute l'importance pour le futur déchiffrement (séance du 11 thermidor an VII, 29 juillet 1799). Voir J. Leclant, *Champollion, la pierre de Rosette et le déchiffrement des hiéroglyphes*, Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris, 1972.

<sup>7</sup> Son analyse est parue en exemplaire séparé à Paris, Imprimerie J.-B. Sajou, 1811, p. 6.

<sup>8</sup> Pour les volumes publiés pendant la Restauration, l'expression du financement public sera moins personnalisée et on lira simplement, *publié sur les ordres du gouvernement*.

et Pierre-Simon Girard, aucun de ces derniers noms n'étant aujourd'hui perçu comme celui d'un égyptologue. Ce sont en effet tous des ingénieurs, un naturaliste et un médecin, ayant certes participé à l'expédition, mais il n'y a pas un seul antiquisant de formation ; et si nous allons les trouver dans le présent récit dont ils constituent la trame, c'est qu'ils lui fournissent par leurs origines intellectuelles l'unité d'une mentalité que nous tentons de caractériser<sup>9</sup>.

Car la *Description de l'Égypte* est un ouvrage majeur pour la fixation de la sensibilité du nouveau siècle, texte dont l'Empereur tiendra à dater le premier volume de 1809 — malgré une sortie effective l'année suivante — comme pour mieux fixer son règne dans les fastes de la République des Lettres, texte dont sans trop de difficulté les successeurs Louis XVIII et Charles X achèveront de financer à leur tour la sortie. Autant le dire tout de suite, s'il est avantageux pour l'historien de lire cette *Description* comme l'Encyclopédie du nouvel âge romantique<sup>10</sup>, il serait alors utile de réaliser l'analogie de l'enquête de lectorat que Robert Darnton a su si bien articuler pour le *Dictionnaire raisonné des arts et des sciences*<sup>11</sup>. Tel ne peut pas être notre propos, faute de moyens d'investigation mis en œuvre ; entre Grèce et Égypte découvertes ou redécouvertes, nous chercherons à déterminer les conditionnements mentaux qui ont fait du grand ouvrage ce qu'il est devenu.

Aucune étude n'a apparemment été faite sur les conditions matérielles et intellectuelles dans lesquelles la *Description de l'Égypte* fut composée, et c'est bien dommage car il s'agit d'une œuvre dont la direction instituée a changé, et on ne peut trouver l'analogie du rôle joué par le seul Diderot pour l'*Encyclopédie*<sup>12</sup>. Avec la *Description*, on a peut-être la première œuvre scientifique collective, et voulue telle. L'absence de nom accompagnant le titre n'est pas fortuite. S'éprouva de la sorte une sociabilité savante conçue comme garante de l'objectivité dont l'historien devait rendre compte à la façon même du scientifique qui, par l'effort commun entrepris, pouvait se penser comme tel alors qu'il faisait autre chose que de la science<sup>13</sup>. Pour le dire d'une façon plus historique, dans la *Description* il s'agissait de trouver les formes d'expression de l'objectivité, conçue comme un enjeu de la représentation de la science, tous domaines confondus. Que la cible de notre étude soit restreinte — il ne s'agit surtout pas d'assigner

<sup>9</sup> Je dois me dispenser de broser un portrait de ces hommes que l'on a rarement pris en groupe. Voir cependant le chapitre II (le laboratoire d'Égypte), J. et N. Dhombres, *Naissance d'un pouvoir, sciences et savants en France (1793-1824)*, Paris, Payot, 1989, et H. Laurens, *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, Paris, Colin.

<sup>10</sup> D'ailleurs, comme pour l'*Encyclopédie*, la seconde édition commerciale - dédiée au Roi - en 26 volumes in-octavo et 11 volumes de planches est due au libraire C.L.F. Panckoucke qui, dans la préface, parle en publicitaire d'une *Encyclopédie de l'Égypte*, se prenant à rêver d'une entreprise éditoriale analogue pour la France même, qu'il pourrait réaliser avec les membres de la première classe de l'Institut, redevenue Académie des sciences en 1816.

<sup>11</sup> R. Darnton, *L'aventure de l'Encyclopédie. Un best seller au siècle des Lumières*, trad. française, Paris, Perrin, 1982.

<sup>12</sup> Voir toutefois C.C. Gillispie, "Introduction historique" in M. Dewachter, C.C. Gillispie, *Monuments de l'Égypte. L'édition impériale de 1809*, Paris, Hazan, 1988, et J.-E. Goby, "Bonaparte, Kleber, Menou et les coopérateurs de la Description d'Égypte", *Actes du 103e Congrès des Sociétés Savantes. Nancy-Metz*, CTHS, 1978, t. II, p. 333-347. Il y a aussi un article que je n'ai malheureusement pas réussi à consulter, M. Albin, "Napoleon's Description de l'Égypte : Problems of Corporate Authorship", *Pub. History*, 8, 1980, p. 65-85. Peut-être mesure-t-on mieux le travail collectif si l'on compare avec quelques collectes ultérieures (une description succincte est donnée dans Jean-Jacques Fiechter, *La moisson des dieux. La constitution des grandes collections égyptiennes 1815-1830*, Julliard, Paris, 1994).

<sup>13</sup> Comme pour tout texte scientifique, on éprouva le besoin de falsifier la *Description* par une seconde publication, celle effectuée sous la direction de Louis Reybaud. Elle débuta une année juste après la sortie de l'édition de Panckoucke (*Histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, 10 volumes et un atlas, Paris, 1830-1836). Une étude éditoriale de la *Description* ne devrait pas omettre cette seconde Description, qui présente l'avantage d'offrir, tels des portraits de héros, les dessins au crayon dus à André Dutertre de la plupart des savants et des ingénieurs de l'expédition.

la naissance des sciences humaines à l'expédition d'Égypte — peut suffisamment indiquer à quel point la composition de la *Description* n'allait pas de soi ; elle n'était pas à ce point dans l'air du temps que sa réalisation fût facile<sup>14</sup> ; il n'était certainement pas naturel que des savants tournés vers l'avenir de la science — une science conquérante que célébraient alors des poètes<sup>15</sup> et dont le développement utile devenait un impératif moral sous la plume d'un Saint-Simon — jettent un regard aussi passionné vers le passé, au point de forger les méthodes d'une nouvelle érudition d'inspiration scientifique. Je dis bien les méthodes, et non les résultats : le déchiffrement des hiéroglyphes rendit caducs la plupart des textes de la *Description*, alors que les planches gardent tout leur intérêt. L'ouvrage allait donc plus participer aux façonnements d'une mentalité et d'une sensibilité nouvelles — objets toujours poursuivis et souvent insaisissables de l'historien — qu'il n'en fut lui-même la conséquence.

Regard grec ? il ne faudrait surtout pas l'entendre en un seul sens, le sens banalement historique, c'est-à-dire celui de la représentation que l'on pouvait se faire de l'esprit hellène dans la France cultivée de la fin des Lumières et qui a fait l'objet de tant d'analyses récentes sur fond de bicentenaire et que vient d'évoquer magnifiquement Alain Michel dans ce voyage en rêve éveillé avec Jean-Jacques Barthélémy, mentor moderne du jeune Anacharsis. Pour fixer ce regard, est évident qu'a joué l'herméneutique des textes, et celle de l'art grec revisité par Winckelmann. Mais il faut déjà surimposer à ce regard une visée autre, celle même de l'archéologie, ou pour le mieux dire la restitution du sens porté par les textes grecs, ce que les auteurs de ce temps pouvaient alors, présomption en prime, décrire comme étant l'objectivité enfin acquise de ces textes. Car, en cette fin des Lumières, ceux-ci sont relus non seulement parce qu'ils portent une culture mère, quoique déjà étrangère, mais plus encore parce qu'ils sont imprégnés d'un savoir universel, car scientifique, savoir dont il paraît bon de retrouver les secrets encore enfouis. Nulle mystagogie cependant dans cette démarche de curiosité tissée de sens critique<sup>16</sup> ; mais une curiosité qui, au profit de l'aujourd'hui de la science — je parle de science exacte et non d'archéologie — , tentait de tirer connaissance des textes anciens. D'Hérodote lu comme contemporain intellectuel, n'y avait-il pas aussi à tirer la constitution de la science critique historique ?

N'allons pas trop vite, puisque nous rencontrons la cohabitation du littéraire et du scientifique dans un projet commun ; et c'est cette collectivité qui doit surprendre au premier chef l'historien, dans l'exacte mesure où le fossé entre les "deux cultures" avait été largement creusé depuis l'*Encyclopédie*<sup>17</sup>. La réunion inattendue, même si elle ne nous surprend plus puisque l'archéologie a de la sorte été construite, ne serait-elle pas alors l'effet principal de ce que nous avons appelé le regard grec ? Voilà en tout cas une trace qui nous épargne un discours banal sur la visée scientifique de cette égyptologie qui se cherchait un nom, ou plutôt qui nous permettra d'en dire la genèse, avant la découverte majeure de lecture de la langue égyptienne.

---

<sup>14</sup> Dans son texte sur les Antiquités, paru en 1810 sous la direction de Dacier dans le *Rapport sur les progrès de l'Histoire et de la Littérature ancienne depuis 1789*, l'"archéologue" Visconti ne peut juger la *Description de l'Égypte* qu'il n'a pas encore lue. Mais en annonçant l'ouvrage à venir, il ne mentionne que des "antiquisants" reconnus, ceux donc des Académies, et non les responsables effectifs des premiers volumes. Ceux-ci ne relèvent pas de son monde, et l'absence de leur mention dans un rapport officiel, exigé par Napoléon, vaut défiance (Voir l'édition critique de ce rapport par F. Hartog, Paris, Belin, 1989). La fracture survenue dans l'édition érudite n'a pas fait l'objet, je crois, d'une enquête historique.

<sup>15</sup> Voir J. Dhombres, "Entre objectivité et allégorie, la poésie de la jubilation scientifique, un genre littéraire culminant avec les Idéologues et avec eux disparu" in D. Jacquart (éd.), *De la science en littérature à la science-fiction*, Éditions du CTHS, 1996, p. 99-116.

<sup>16</sup> Tout à l'opposé de ce qui pouvait animer, comme l'a bien indiqué Yves Hersant dans le présent recueil, un Athanase Kircher fondant les hiéroglyphes comme mystère dans son *Œdipus Ægyptiacus*, publié à Rome en 1652.

<sup>17</sup> Sur la séparation sinon des deux cultures, du moins sur les ruptures au sein du mouvement encyclopédiste pendant la Révolution et l'Empire, voir le chapitre IV de J. et N. Dhombres, *Naissance d'un pouvoir : sciences et savants en France...*, *op. cit.*

### *Émotion, plaisir et doute*<sup>18</sup> : la réflexion sur la *solidité* égyptienne.

Jeunes pour la plupart, ces ingénieurs que la science a formés et dont la réunion en Égypte fonde notre récit, trouvent d'abord en ce pays le charme de l'exotisme auquel s'ajoute le plaisir du voyage que l'un d'eux résume joliment, quoique banalement : "La beauté du ciel, le parfum des orangers, la douceur de la température..."<sup>19</sup>. Et tous, ou presque, prennent la plume pour noter leurs impressions, et aussi bien dessiner ce qu'ils voient, ce qu'ils essaient de voir tant il leur faut s'habituer à ne pas voir à la classique. Le dessin, et pas n'importe lequel, est le nouvel habitus de l'ingénieur, le mode par lequel s'exprime une connaissance analytique — celle des machines en particulier — et qui tient une grande place dans la formation reçue à la première École polytechnique sous la houlette de Gaspard Monge. Le résultat, visible dans la *Description* qui comporte huit cent trente sept planches gravées, et plus de trois mille illustrations, est déjà notable dans les manuscrits d'Égypte<sup>20</sup>. Les carnets des ingénieurs évoluent vite : de journaux personnels en récits de voyages, ils deviennent des notes savantes par lesquelles l'histoire s'exprime en ses différents genres sans qu'il y ait un quelconque sentiment d'incongruité : histoire des lieux par l'interprétation des textes anciens relus, histoire naturelle des plantes et des animaux par le tamis des mêmes textes auxquels s'ajoute l'observation directe, la collection de ce qui n'a pas encore été remarqué et qui est tout aussi vite dessiné, histoire naturelle encore des gens, avec la description de leurs allures, de leur faciès, et surtout de leur inscription dans un paysage si riche d'histoire qu'il faudrait que les visages fussent identiques à ceux reconnus sur les anciennes sculptures. Bientôt le regard ethnologique se juxtapose à celui de l'historien qu'est devenu l'amateur, d'abord simple voyageur en mission de conquête<sup>21</sup>.

Autant dire que l'exotisme est vite estompé, et la vision du monument prime celle du paysage naturel dont, même chez un peintre professionnel comme Denon, on ne peut que constater la faible représentation. "Ces objets en reportant la pensée vers les siècles reculés ajoutent au tableau des beautés d'un ordre supérieur à tout ce que la nature seule peut présenter dans les sites les plus imposants"<sup>22</sup> exprime Lancret avec un sens aigu de l'introspection. Par une négation, Fourier se débarrasse de la culture livresque, au moins un temps, en notant que "les statues colossales ne nous ont pas fait éprouver moins d'admiration que si les récits des voyageurs qui nous ont précédés nous eussent été inconnus"<sup>23</sup>. Mais le parcours du regard ira jusqu'à la population, et ce cheminement résulte d'une analyse<sup>24</sup>. Mais nous allons trop vite.

<sup>18</sup> Selon les expressions mêmes de M.A. Lancret, *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome 1, *op. cit.*

<sup>19</sup> E. Jomard, *Souvenirs sur Gaspard Monge et ses rapports avec Napoléon*, Paris, E. Thurot, 1853.

<sup>20</sup> Le contraste peut se faire avec C.F. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte pendant les années 1783, 1784 et 1785*, 2 volumes, Volland, Paris, 1787, où il n'y a pas de croquis, quand bien même l'auteur éprouverait le besoin de tableaux des faits bien positifs et bien constatés.

<sup>21</sup> Les documents personnels relatifs à l'expédition d'Égypte ont été nombreux à être publiés ; en ce qui concerne les savants, on trouvera un recensement dans les notes biographiques remarquablement fournies par J.-E. Goby, "Premier Institut d'Égypte, restitution des comptes rendus des séances", *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, nouvelle série, t. VII, 1987. Les divers textes des savants et des ingénieurs n'ont cependant pas fait l'objet d'une étude synoptique, de telle sorte que les affirmations des uns peuvent contredire celles des autres. chaque historien se référant en général à un auteur particulier pour fixer la chronologie et dégager un état d'esprit. Voir cependant P. De Meulenaere, *Bibliographie raisonnée des témoignages oculaires imprimés de l'expédition d'Égypte*, Paris, F. et R. Chamonal, 1993.

<sup>22</sup> M.A. Lancret, *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome 1, *op. cit.*, p. 6.

<sup>23</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, publiés par P. Lefèvre-Pontalis, in P. Jollois, *Journal d'un ingénieur attaché à l'expédition d'Égypte*, Paris, 1904, p. 180.

<sup>24</sup> Il serait enrichissant de noter, en datant précisément les dessins de Denon, la façon dont un type de visage ou de corps classique s'efface chez lui au profit de visages que l'on peut qualifier d'égyptiens, les uns paraissant copiés de la sculpture antique découverte, les autres provenant des gens de la rue, les profils juifs du Caire étant sans doute les plus nouveaux à cet égard.

Tous, ou presque, succombent au pays et à la fascination de ses monuments antiques<sup>25</sup>. Le futur maréchal Berthier notera au milieu de considérations militaires ou politiques : "Les ruines de Thèbes, les débris du temple de Tentéra étonnent les regards du voyageur et méritent encore aujourd'hui l'admiration du monde"<sup>26</sup>. Lancret raconte sur le vif : "C'est ainsi que nous avons vu les soldats, frappés d'abord d'un étonnement général à la vue de ces masses imposantes, se livrer bientôt avec ardeur à la recherche des plus petits ornemens qui les décorent"<sup>27</sup>. Le premier pillage est celui des yeux. Fascination. Tous sont soumis à la splendeur de celles des œuvres d'art encore debout, profondément touchés par le mystère d'une écriture dont on ne disait encore rien de solide. Premier acte majeur, cette écriture doit être contournée ; l'acte de science consistant en l'occurrence à n'en rien dire puisque l'écriture n'accroche pas encore la raison. Le peintre Vivant Denon, sermonné, explique qu'à force de volonté sur lui-même, il est parvenu à rester passif lorsqu'il "dessine simplement les hiéroglyphes", se comparant alors aux Vestales priant dans une langue qu'elles ne comprenaient pas. Il est remarquable que tous, ou presque, aient adopté la même attitude. En ce sens, tout un pan de la mémoire des précédents voyages d'Égypte disparaissait, une sorte de révolution, et au mépris de l'érudition d'antan l'on ne prenait même pas la peine de reprendre pour les critiquer les interprétations passées.

Le thème d'une grande civilisation disparue vient alors sous la plume de la plupart des Français, romantiques avant la lettre et s'ils n'ont pas encore lu Chateaubriand, ils rêvent sur la perte des anciennes métropoles telle Memphis : "le silence de la nuit est favorable pour méditer sur le silence des tombeaux" murmure Vivant Denon qui, dans l'obscurité à laquelle il se confie, se retrouve entouré d'une multitude d'officiers et d'ingénieurs engagés dans les mêmes réflexions et parcourant dans la même nuit les mêmes ruines. Lancret écrit aussi bien à propos de celles de l'île de Philae : "les marches nocturnes ont toujours quelque chose d'imposant et de grave qui dispose l'âme aux impressions profondes ; mais quel lieu pourrait en produire de plus fortes et rappeler plus de souvenirs ?". En décrivant Thèbes la monumentale, deux très jeunes ingénieurs à peine diplômés, Jollois et de Villiers, parlent d'une "curiosité inquiète, qui, dans son ardeur, veut embrasser tous les objets à-la-fois" et tous deux fascinés ajoutent : "quels attrait, quels charmes secrets ne présente pas la vue des ruines. On ne recherche pas ce spectacle sévère par une curiosité stérile et momentanée ; on y est conduit par une passion ardente et vive, qu'il faut avoir éprouvée pour s'en faire une juste idée"<sup>28</sup>.

Associée à la nuit et à ses voiles mystérieux, la passion dont témoignent les notes manuscrites de la plupart des ingénieurs de l'expédition d'Égypte est tissée d'émotion, mais lui est aussi bien associé un plaisir, qui est celui de connaître, d'expliquer, bien plus que de rendre compte. Muette, il n'en faut pas moins que la ruine parle. Sous réserve que le discours tenu soit non seulement cohérent, mais vérifiable, scientifiquement vérifiable.

---

<sup>25</sup> Ce n'est pas le lieu de développer les réticences qui se manifestent à certaines périodes de découragement particulièrement fort, par lesquelles presque tous les membres de l'expédition sont passés, la guerre ne cessant quasiment jamais et la reddition finale étant souvent évoquée. Chez les membres de la Commission des Sciences et des Arts, ces réticences prennent la forme de revendications de carrière. La plupart se considèrent comme des fonctionnaires au service de l'État qui leur est alors redevable, et s'ajoutent des exacerbations entre les Corps (corps civils comme les Ponts-et-Chaussées contre corps militaires) contraints à la collaboration alors qu'en métropole les échanges étaient dûment codifiés et rares. Bref, on n'aurait pas trop de difficulté à décrire les mentalités selon le modèle ultérieur de la colonisation ; les hésitations ou même les refus quant aux recherches à faire sur l'Antiquité prenant dès lors la forme d'un questionnement d'utilité. Apparaît quelquefois, rarement, une attaque de nature intellectuelle contre l'interprétation "scientiste" des monuments égyptiens, celle précisément dont nous voulons parler.

<sup>26</sup> *Mémoires du Maréchal Berthier. Campagnes d'Égypte*, Paris, Baudouin, 1827, p. 121. La première édition est de 1800.

<sup>27</sup> M.A. Lancret, *Description de l'Égypte, Antiquités*, tome 1, *op. cit.*, p. 9.

<sup>28</sup> P. Jollois, E. Devilliers, *Description de l'Égypte, Antiquités. Description*, tome 2, chap. 9, "Description générale de Thèbes", 1821, p. 7 et p. 11.

Si la ruine parle, il faut que cela fasse science. A ce plaisir de donner un sens à ce qui se tait, plaisir qui est de nature proprement scientifique, le doute participe donc naturellement. Un doute qui joue des hypothèses que chacun se prend à formuler pour expliquer ce qu'il tente de voir.

Que la description seule paraisse insuffisante se voit à ce que la langue la plus objective, celle du dessin géométral dont pourtant l'exécution est vérifiée sur place par plusieurs, se voit reprocher sa sécheresse ; elle est critiquée pour son incapacité à jouer de la magie du lieu, et donc de la lumière égyptienne qui apporte un sens au monument, un sens qu'un artiste plus complet est seul capable de restituer en dépassant le dessin :

...nous avons toujours été surpris de trouver dans ces dernières [vues pittoresques] une certaine légèreté à des édifices que les dessins géométraux nous montraient lourds et sans élégance. Il faut se garder de croire que ce résultat doive être seulement attribué à la perspective linéaire : il dépend surtout de la perspective aérienne, dont les effets sont si variables dans les différents climats, et de l'opposition d'une vive lumière avec des ombres bien tranchées<sup>29</sup>.

Mais l'explication par une supériorité de la sensibilité de l'artiste est poursuivie puisque les ingénieurs théorisent l'art égyptien ; selon eux, l'effet même de la lumière sur les monuments aurait été voulu par les constructeurs auxquels un savoir considérable est donc supposé ; les Français ne parviennent pas à le dire autrement qu'en rabaissant l'art grec, au moins l'art classique hellénistique réalisé en Égypte. Nous y trouvons la preuve qu'ils voient enfin selon un autre regard que le grec, et dès lors il leur faut trouver justification, celle-ci pouvant être l'existence passée d'une grande civilisation, aussi grande que le fut la civilisation grecque :

Un tact fin et sûr, et une longue habitude à observer, avaient appris aux Égyptiens à apprécier toutes ces causes et à en combiner les effets ; bien différents des Grecs et des Romains, qui, en transportant leur architecture sous le ciel d'Égypte, ne paraissent point en avoir tenu compte ; d'où il est résulté que leurs élégans édifices s'y montrent sous l'apparence de constructions grêles et sans solidité<sup>30</sup>.

Avec la volonté de dire, exactement et non simplement, ce qui est vu d'Égypte se forge progressivement l'idée d'une civilisation passée extraordinaire. Solide est peu à peu le mot qui s'impose ; il prend valeur esthétique d'architecture aussi bien que valeur politique et vaut tout autant pour l'organisation d'un empire. Fourier porte ce jugement, ou plutôt il le construit dans ses notes personnelles pour finalement s'y arrêter : "Le rapprochement, dont le fût est allongé — il parle alors des colonnes d'un temple — a pour but la solidité que les Égyptiens recherchent principalement. Le talus des murs du temple, les fortes proportions des colonnes ou leur rapprochement, la réunion des extrémités dans les statues colossales, l'emploi des matières les plus dures, tout annonce qu'on a eu principalement en vue la solidité et la durée de l'édifice. La première intention des architectes égyptiens est de résister au temps, et ils n'ont mis de l'élégance ou de grâce que le peu qui pouvait se concilier avec le premier objet"<sup>31</sup>. Dans la *Préface historique* qu'il donne à la *Description* en 1810, au-delà de la flagornerie à l'Empereur, l'argumentation sur la solidité du royaume égyptien lui fait déclarer que "l'étude de l'Égypte, si féconde en grandes pensées et souvenirs utiles, nous avertit encore que le développement de l'intelligence et de l'industrie est attaché au maintien de l'ordre public ; elle nous fait mieux connaître le prix des lois d'un gouvernement stable et éclairé, elle nous suggère de nouveaux hommages pour un monarque illustre, qui a mis un terme à nos dissensions civiles..."

Si la "solidité" entraîne des considérations au fond banales chez les voyageurs d'Égypte depuis l'Antiquité en instituant comme telle une civilisation dont les monuments

<sup>29</sup> P. Jollois, E. Devilliers, *Description de l'Égypte*, *Op. cit.* à la note précédente, p. 586.

<sup>30</sup> P. Jollois, E. Devilliers, *Description de l'Égypte*, *Op. cit.* à la note 28, p. 586-587.

<sup>31</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.* à la note 23, p. 195.

ne sont que les traces, moins banal est le fait que cette solidité ne fasse alors sens que parce que la science paraît y avoir été à l'œuvre. Au point même que la science égyptienne devrait se lire dans les formes mêmes de cette solidité — les monuments, les fresques, les statues, etc. — et par un renversement hardi, conçue comme éternelle la science doit aider à comprendre ces mêmes monuments encore muets, en particulier à les dater. Tel est le syllogisme qui fonde la démarche égyptologique de la plupart des membres de l'expédition. Fourier indique précisément :

Quant à l'époque de l'institution, elle est celle de la splendeur de Thèbes : nous l'avons vue écrite en caractères astronomiques dans les plus beaux ouvrages d'architecture des Égyptiens<sup>32</sup>.

Nous allons revenir sur ce genre d'explication qui fonde une écriture historique.

Notons d'abord que la "solidité" égyptienne justifie d'autant plus l'archéologie — car demeure la question lancinante de savoir que faire d'un passé révolu — que l'investigation porte sur un monde dont l'intérêt, par les connaissances autrefois acquises, paraît presque égal à celui du monde européen contemporain. Du Bois-AYMÉ parle en Égypte des "vestiges anciens des sciences, ces traces visibles de la marche des siècles qui le plongent dans une rêverie profonde"<sup>33</sup>. C'est qu'il rêve à la fois des temps passés, et de l'avenir. C'est en offrant une antiquité considérable au sens du progrès — la science égyptienne —, alors même que cette idée avait paru si neuve au temps des Lumières, que la découverte de l'Égypte marque l'imaginaire européen. Mais cette "solidité", cette connaissance ancienne donc, ne représenterait pourtant pas une motivation suffisante à l'investigation savante, si ne subsistaient des doutes, s'il ne fallait s'astreindre à prouver scientifiquement, s'il ne fallait poser des hypothèses sur une ancienne civilisation afin de pouvoir la déchiffrer. Le plaisir du savoir se nourrit donc de ces doutes, dont la mesure même peut se faire grâce à la science : et c'est ainsi qu'on aborde les rives intellectuelles du romantisme. Car si les doutes sont entretenus sur l'histoire ancienne et sur la chronologie, il y a aussi bien les doutes sur un peuple, sur les conditions politiques de son organisation, mais encore les doutes sur la propre histoire des techniciens français formés par la Révolution et, comme dans un conte des mille et une nuits, subitement transportés sur les rives du Nil où ils sont investis, parce qu'ils l'ont ainsi décidé, de l'exaltante mission de décrypter le Sphinx et les ruines qui l'entourent<sup>34</sup>. Sans que la lecture puisse s'en suivre automatiquement, l'acte de déchiffrement d'une civilisation s'offre comme un jeu parce que le risque existe bien d'être contredit. Devient caractéristique l'injonction d'un militaire, J. Grobert, qui est aussi membre de l'Institut de Bologne : "Ah ! vous qui rapportez, d'un point de la terre à l'autre, les études des sciences et des arts, si l'improbation des siècles à venir vous effare, dites la vérité."<sup>35</sup>

Avec ces ruines "l'ensemble ne devient-il pas lui-même un monument important, puisqu'il atteste la caducité, l'inévitable anéantissement des plus puissants empires, et qu'il peut servir à en faire découvrir et méditer les causes"<sup>36</sup>, commente sentencieusement un autre ingénieur, Alexandre Bourges Saint-Genis. Ce lieu commun de la pensée du

---

<sup>32</sup> J. Fourier, "Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte", *Description de l'Égypte*, t. 9, p. 3.

<sup>33</sup> J.M.J. Du Bois-Aymé, *Mémoires sur quelques parties de l'Égypte*, Livourne, J. Marenigh, 1814.

<sup>34</sup> Les historiens prêtent beaucoup trop d'influence à Bonaparte dans l'orientation vers l'étude des antiquités égyptiennes ; elle provient d'une décision collective des intellectuels français présents en Égypte. Dans ses directives lors de la première réunion de l'Institut d'Égypte, le général en chef promouvait en effet des études plus concrètes, sur la fabrication de la bière sans houblon par exemple. Le deuxième article de création de l'Institut d'Égypte parle d'abord du progrès et de la propagation des Lumières en Égypte, et en deuxième lieu de recherche, d'étude et de publications des faits *naturels et industriels*, auxquels s'ajoutent alors et seulement alors les faits *historiques*.

<sup>35</sup> J. Grobert, *Description des pyramides de Ghizé, de la Ville du Kaire et de ses environs*, Paris, an IX.

<sup>36</sup> A.B. Saint-Genis in *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome 5, p. 203.

XVIII<sup>e</sup> siècle sur les ruines est pourtant transformé en acte de connaissance. Car, avec le minutieux inventaire des temples, des ruines, des restes que l'on va bientôt qualifier d'archéologiques, il est aussi convenu d'étudier au plus près la population égyptienne, population actuelle aussi bien que passée, afin de comprendre et de faire de la sociologie politique avant la lettre. Aussi exaspérante que la liaison puisse paraître à l'archéologue d'aujourd'hui qui vit la séparation des disciplines, l'Égypte moderne est indissociablement associée à l'Égypte ancienne dans la *Description*. Aux cinq tomes de planches des Antiquités répondent les deux tomes de l'État moderne (les dates de publication officielles étant 1809 et 1817), les trois tomes d'histoire naturelle (1809, 1817, et 1824) faisant naturellement, scientifiquement faudrait-il plutôt écrire, le lien entre le passé et le présent<sup>37</sup>.

### Du tourisme à la mesure : les présupposés de l'égyptologie.

A défaut d'orientalisme<sup>38</sup>, il y eut indéniablement un tourisme du monument. Le 19 septembre 1798, Bonaparte à peine arrivé au Caire inaugure la visite des pyramides "que la grande distance d'où elles peuvent être aperçues... fait apparaître diaphanes, du ton bleuâtre du ciel, et leur rend le fini et la pureté des angles que les siècles ont dévorés"<sup>39</sup>. Sous forte escorte, car les Bédouins rôdent et peuvent attaquer, le général en chef est en compagnie du trio de l'Institut d'Égypte, Monge le géomètre, Berthollet le chimiste et Fourier le scientifique dont la vocation n'est alors pas encore précisée. Les suivent la plupart des autres membres ; de Villiers et Jollois se joignent subrepticement au cortège car ils ne peuvent rater ni le monument ni surtout les paroles de commentaire qui ne manqueront pas d'y être données. Sonne très juste la phrase de Bonaparte sur "les quarante siècles" : ils contempnent moins les Français rangés pour la bataille que ceux-ci ne les interrogent avec curiosité avide, mais une curiosité qui se veut scientifique, qui ne pourra même être assouvie que par des arguments scientifiques.

La visite des pyramides devint un rituel pour bien des officiels de l'expédition, et sans aucun doute une corvée pour les membres de l'Institut contraints de répéter les maigres explications disponibles<sup>40</sup>. L'un d'eux raconte, et le vocable d'antiquaire utilisé en dit long sur la rapide adaptation des esprits :

Kléber, qui était venu passer quelques jours au Caire, voulut voir les pyramides, et il témoigna le désir d'être accompagné par quelques-uns des antiquaires de la commission. Je m'étais lié

<sup>37</sup> L'on pourrait aussi bien dire la valeur de la cartographie réalisée à l'occasion de l'expédition, voir A. Godlewska, "The Napoleonic survey of Egypt : a Masterpiece of cartographic compilation and early nineteenth-century fieldwork", *Cartographica*, 25, 1988, p. 1-171. Henri Munier a dressé un recueil précis du contenu du grand ouvrage : *Tables de la Description de l'Égypte, suivies d'une bibliographie sur l'expédition française de Bonaparte*, Le Caire, 1943.

<sup>38</sup> La négation peut surprendre ; c'est un des buts du présent exposé que de l'expliquer. Il est au moins clair que l'on ne saurait, en peinture, faire remonter l'orientalisme aux planches de la *Description de l'Égypte*. Par contraste, et pour le domaine littéraire, voir le travail classique de J. Goulmier, *L'Idéologue Volney. Contribution à l'histoire de l'orientalisme en France*, Beyrouth, Imp. catholique, 1951, XLI-628 pages, reprint Slatkine, Genève, 1980.

<sup>39</sup> Ainsi s'exprime Vivant Denon dans son *Voyage dans la Basse et Haute Égypte, pendant les campagnes du Général Bonaparte*, Paris, an X, 1802, Didot l'Aîné. Le livre est un succès ; une quatrième édition sort l'année suivante, deux traductions immédiatement en anglais, et une en allemand. Réédition aménagée en 1807, avec de nouveaux mémoires incorporés. Voir à propos de cet ouvrage, l'étude de J.-E. Goby, *Les 40 éditions, traductions et adaptations du Voyage dans la Basse et Haute Égypte de Vivant Denon*, Dar al ma'aref, Le Caire, 1952.

<sup>40</sup> Une monographie des pyramides de Gizeh sera donnée par E. Jomard dans la *Description de l'Égypte, Antiquités et mémoires*, tome 5, p. 591-674, puis tome 9, "Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte", p. 419-536.

avec la plupart d'entre eux, et ils voulaient bien encourager mon goût pour l'archéologie et m'éclairer de leurs lumières<sup>41</sup>.

Est-ce Fourier qui calcule que la masse de la pyramide "pourrait fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds, qui aurait mille lieues et ferait le tour de France" ? Plus républicain, un autre récit à propos du déplacement de Bonaparte prête à celui-ci le calcul — décimal cette fois — d'un mur enfermant l'Hexagone de trois mètres de haut et de un mètre de large<sup>42</sup>. On visite bien sûr l'intérieur de la pyramide, en montant à la chambre dite du roi :

de cette salle partent des conduits étroits qui vont aboutir au dehors ; nous ne pouvions en comprendre la destination, et chacun hasardait ses conjectures ; celles de notre savant nous parut la plus simple et la plus rationnelle : c'est que ces conduits étaient tout simplement des ventilateurs nécessaires aux ouvriers pendant qu'ils travaillaient dans le cœur de la pyramide,

poursuit J.J.E. Roy, qui manifeste ainsi un souci d'explication technique, une commodité de construction : les pyramides parleraient le langage universel des ingénieurs. Si le préjugé universaliste fait scientifique, il n'est pas moins avancé comme grille de lecture des monuments égyptiens ; il remplace la clef hiéroglyphique manquante. Jomard résume par une formule qui vaut interprétation : "Leur époque est un mystère, mais leur but n'est plus incertain". C'est l'interprétation de Fourier mais aussi celle de bien d'autres ; telle est la clef intellectuelle de la *Description* et elle permet plus généralement de voir l'humanité autrement que par ses seuls textes ; le monde historique est sorti des seules inscriptions !

Fourier, par exemple, retourne plusieurs fois à Gizeh, organisant lui-même des parties<sup>43</sup>, par exemple en fructidor an VIII, lorsqu'il invite Descotils à se joindre à lui, ainsi que Lancret. Suivie quelquefois de la descente dans un hypogée, et avec le passage obligé devant le Sphinx, l'escalade de Khéops jusqu'à la petite plate-forme du sommet était incontournable pour les plus braves : "l'ascension est pénible" avoue Jomard qui l'effectue en compagnie de Berthollet et de Geoffroy Saint-Hilaire. Ce jour-là Napoléon se moque de Fourier arrivé tout en haut mais après Monge, pourtant de loin son aîné. La science a ses politesses, et pour un Fourier il y a des convenances à respecter, même au sommet d'une pyramide ! Pratique, Jomard prend le ton d'un rédacteur du futur guide bleu, ses images faisant bande dessinée, style famille Fenouillard : "il y a trois manières de descendre de la pyramide ; la plus commode, celle du moins qui prévient l'étourdissement auquel exposent les autres, consiste à descendre en arrière, c'est-à-dire en regardant la pyramide, parce qu'on n'a sous les yeux que les degrés mêmes que l'on touche. Si l'on descend en avant, on peut glisser, la marche étant étroite relativement à la hauteur de la contremarche. Enfin, si l'on saute de degrés en degrés, il y a encore plus de fatigue et de danger"<sup>44</sup>.

---

<sup>41</sup> *Les Français en Égypte ou Souvenirs des campagnes d'Égypte et de Syrie par un officier de l'expédition, recueillis et mis en ordre par J.J.E. Roy*, Tours, Mame et Cie, 1856, 2<sup>e</sup> édition, p. 109. Ce livre se dit basé sur les notes du colonel Chalbrand. S'il y a une supercherie, composition littéraire, le ton paraît remarquablement rendu.

<sup>42</sup> Dans la *Description*, et systématiquement pour les planches, le bilinguisme métrologique est la règle, données métriques et données dans les anciennes mesures. L'uniformisation décimale des mesures a joué un rôle essentiel pour la compréhension de l'Égypte ancienne, dont on recherchait avidement à lire dans les monuments les mesures effectives, et leur stabilité (voir plus loin la référence d'un article de Jomard). L'utilisation de la métrologie est, pour l'archéologie, l'une des contributions des savants français en Égypte dont l'effet sera le plus durable.

<sup>43</sup> L'expression figure dans une lettre de Lancret à Jollois datée du Caire le 16 fructidor an VIII, P. Jollois, *Journal d'un ingénieur...*, *Op. cit.* à la note 23.

<sup>44</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome 5, "Description générale de Memphis et des pyramides", sect III, p. 621.

Le tourisme lui-même est tourné en histoire ; c'est avec émotion que les traces des visiteurs précédents sont observées : "Moi, Trebonius Oricula j'ai habité ici, relate une inscription. C'est un homme qui n'existe plus depuis des siècles, et qui semble encore vous parler", s'émeut Lancret. Du coup, Jomard le guide prend les choses en main et, selon la tradition éprouvée de l'histoire ancienne comme discipline savante, il compose un mémoire sur toutes les inscriptions anciennes recueillies en Égypte : "ces inscriptions vulgaires sont autant de monumens qui nous attestent des faits curieux, inconnus à l'historien"<sup>45</sup>. Le voyageur aussi bien change de statut ; il juge les faits.

Si des récits font part de rêveries historiques installées dans la nuit égyptienne, il y a donc contraste aussi bien avec la lumière tombant drue sur les monuments, à la manière des Tropiques, et avec la lumière scientifique que ces monuments sont censés emmagasiner, au point de les rendre transparents à l'œil des égyptologues-ingénieurs. C'est sous cette lumière que sont donnés la plupart des dessins de la *Description*, avec un jeu minimal sur les ombres, pourtant partie essentielle de l'apprentissage rigoureux des ingénieurs à l'École polytechnique, ou plutôt avec des ombres quantitativement parlantes, indiquant des distances exactes<sup>46</sup>. Denon peint sous la lumière solaire dont il aime donner à voir les découpes. Il faut l'entendre se plaindre d'arriver trop tard aux pyramides, le Soleil étant couché : "Je regrettais de voir la nuit étendre ses voiles sur ce tableau aussi imposant aux yeux qu'à l'imagination"<sup>47</sup>. Et l'on relèvera que même s'il faut travailler la nuit en Haute-Egypte, compte tenu de la chaleur, le principe de lumière est toujours évoqué lorsqu'il s'agit d'expliquer, et pas seulement de dessiner : "C'est à cette heure que je l'ai parcourue sous un ciel d'une telle transparence et par un clair de lune si brillant que nos plus belles nuits d'Europe n'en peuvent point donner d'idée"<sup>48</sup> dit encore Lancret en parlant de l'allée de Philæ. Viennent en mémoire, car ils sont tout à l'opposé, deux vers de Hugo dans *La légende des siècles* :

Et je vis, à travers le crépuscule humide,  
Apparaître la haute et sombre pyramide<sup>49</sup>.

Pour les ingénieurs sur les bords du Nil, ce qui est sombre n'est certainement pas destiné à le rester !

Regard bien découpé, c'est jusqu'à un regard sociologique qui est porté par les savants français d'Égypte. Écoutons Grobert, chef de brigade d'Artillerie, se plaindre du coût et de la servitude imposée par l'érection des pyramides, dix années pour le tracé d'une route, vingt années pour la construction du monument de Chéops : "monumens bizarres de l'ignorance et de l'orgueil"<sup>50</sup>. Volney, quelques années plus tôt, avait tenu le même langage au même lieu : "mais je l'avoue, je n'ai pu envier le repos des esclaves, ni appeler bonheur l'apathie des automates"<sup>51</sup>. Ces phrases ont une source unique d'inspiration ; c'est Hérodote qu'il n'est pas inutile de rappeler : "Chéops... réduisit le peuple à la misère la plus profonde...il les fit tous travailler pour lui... Cent mille hommes travaillaient tous à la fois, relevés tous les trois mois"<sup>52</sup>. Symptomatiquement, Jomard n'en critique pas moins l'historien d'autrefois dont il récuse alors l'absence de preuves :

Nous ignorons jusqu'à quel point la liberté et la dignité humaines ont été respectées dans ces longs et pénibles travaux, et si ce sont des nationaux contraints par la force, ou des captifs, des

<sup>45</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, Antiquités, tome 9, p. 388.

<sup>46</sup> Il conviendrait d'analyser les techniques de dessin dans la *Description de l'Égypte*, et il serait intéressant de relever l'influence des planches sur l'illustration scientifique en général au XIXe siècle.

<sup>47</sup> V. Denon, *Voyage ...*, *Op. cit.*, p. 105.

<sup>48</sup> M.A. Lancret, "Description de l'île de Philæ", in *Description de l'Égypte*, tome 1, p. 6.

<sup>49</sup> V. Hugo, *La légende des siècles*, édition de A. Dumas, Garnier, Paris, 1974, p. 209.

<sup>50</sup> J. Grobert, *Description des pyramides de Ghizé...* *op. cit.*, p. 2.

<sup>51</sup> C.F. Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte...*, *Op. cit.* à la note 20, t. 2, p. 240.

<sup>52</sup> Hérodote, *Op. cit.*, II, 127, p. 193.

prisonniers de guerre, ou enfin des hommes condamnés à des peines corporelles, qui ont essuyé ces grandes fatigues ; ou bien si, au contraire, ces monumens ont été élevés par les mêmes moyens que ceux de la Thébaïde, que personne n'a regardés comme le signe de l'oppression des peuples<sup>53</sup>.

Un tel discours repose sur une hypothèse : "il y a trop de soin et d'art, au moins dans la construction de la plus grande de toutes [les pyramides] pour ne pas être porté à reconnaître que c'est la science qui a présidé à l'ouvrage, et non pas une folle ostentation, ni un aveugle despotisme". Il est difficile de ne pas relier une telle affirmation à la situation politique extraordinaire que connaît Jomard lui-même, ingénieur exilé en Afrique sous les ordres d'un général qui lance le projet d'une réforme complète d'un pays, au nom de la science et des Lumières. Dans cette réforme à prévoir, il y a plaisir d'action pour l'ingénieur, comme il y a plaisir à imaginer une civilisation égyptienne grandiose qui fut, en son apogée, basée sur une bonne administration de la science. Fourier résume magnifiquement tout à la fois un plaisir du connaître par l'imagination positivée et la finalité de l'action archéologique dans sa *Préface historique*.

Il ne saurait y avoir de connaissance que si celle-ci est fondée objectivement. Le regard le plus découpé si l'on peut dire, celui qui jette la plus grande lumière, c'est bien celui de la mesure brute, mesure quelquefois redondante tant elle est recherchée, constamment dans les carnets personnels des savants, passant dans les articles du *Courrier de l'Égypte*, ou bien sûr ceux de la *Décade égyptienne* et enfin dans les *Mémoires de l'Institut d'Égypte* où elle reçoit la sanction académique. Ainsi, il n'y a pas moins de quatre relevés des dimensions de la pyramide de Khéops. L'un dû à l'ingénieur-géographe E. Jomard qui se fait aider d'un dessinateur comme Cécile<sup>54</sup>, l'autre dû à J. Grobert, et un troisième résultant de la collaboration de Conté, Le Père et Coutelle<sup>55</sup>, aidés d'un instrument inventé pour la circonstance. Un quatrième relevé, par la trigonométrie, est le fait de l'astronome Nouet. Ce sont 139, 117 m selon Le Père, ou 428 pieds, 3 pouces,  $2\frac{1}{6}$  contre 138, 30 m chez Jomard qui refuse quant à lui une précision du millième.

Ces mesures servent l'esprit qui les interprète : "On découvre bientôt par la méditation que ce n'est point le simple résultat des efforts matériels, mais celui d'un génie audacieux et non celui de la force physique" déclare Jomard, qui s'est installé sur la plate-forme terminale de la grande pyramide. Il pense moins la pyramide comme un observatoire que comme un manuel de géométrie destiné à faire connaître les propriétés immuables des corps, propriétés exhibées dans l'espace par la matérialité de la pierre, "comme une figure de géométrie en grand, dont les propriétés étaient l'objet des exercices et des études géométriques"<sup>56</sup>. Signe ostensif de sa sensibilité, de son plaisir à imaginer et à échafauder des hypothèses, en assignant ainsi à la pyramide une valeur de science, il n'en manifeste pas moins son doute : "cette idée n'est peut-être pas purement hypothétique"<sup>57</sup>. Il a certes l'impression de pouvoir ainsi recoller les morceaux du puzzle, grâce à la double source, l'observation méthodique de la pyramide par un ingénieur et le témoignage des Anciens. Son raisonnement est le suivant : "je crois superflu d'insister sur l'habitude où étaient les membres des collèges d'Égypte, de se livrer aux spéculations de la géométrie ; c'est un fait qui résulte des témoignages de l'Antiquité, quoiqu'on n'ait guère songé à en tirer des conséquences pour rechercher quel

---

<sup>53</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte", p. 496.

<sup>54</sup> "Tableau des hauteurs de tous les degrés de la grande pyramide, à partir du sommet, mesurés par MM. Jomard et Cécile", *Description de l'Égypte, Antiquités*, tome 1, p. 335-336 de l'édition originale, t. 7, p. 71-73 de l'édition Panckoucke.

<sup>55</sup> "Tableau des hauteurs de tous les degrés de la grande pyramide", par MM. Le Père et Coutelle, *Description de l'Égypte*, tome 9, p. 289-294.

<sup>56</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte", p. 506.

<sup>57</sup> *Idem*.

fut l'état des sciences et des arts chez les Égyptiens". Tout est dit ; l'ingénieur peut être historien car il sait lire la langue universelle de la science !

Le syllogisme qui est à la base de la *Description de l'Égypte* fournit aussi bien une profession nouvelle, celle d'égyptologue, et le mot apparaît en 1827. Ce ne peut être un métier pour un antiquisant à l'ancienne. N'est-ce pas ce que retient la mémoire française, avec le mot savant associé à l'Expédition ? : ce n'est pas encore la qualification de scientifique, mais ce n'est pas non plus celle de curieux, d'érudit, ou d'historien.

Il y a donc eu plusieurs regards s'affrontant sur place, après un premier regard d'émotion vite annulé, ou combattu par un second beaucoup plus critique, chargé de réminiscences grecques. C'est dans le troisième regard que se fait le partage entre Grèce et Égypte et il aboutit, chez beaucoup, au sentiment d'une continuité proprement humaine dans l'acte de science : "Les modernes ont mesuré le globe avec toute la précision de leurs instrumens et par des travaux dignes d'admiration ; mais ils avaient été précédés par les Arabes, ceux-ci par les Grecs ; et leurs maîtres à tous ceux du moins qui ouvrirent la carrière, furent les Égyptiens"<sup>58</sup>. Cette continuité assumée, malgré les révolutions et plus encore les périodes vides, permet curieusement de retrouver les sources grecques. Auxquelles au total il est fait un crédit remarquable dans la *Description*, et chez bon nombre d'auteurs : "Il est singulier de pouvoir ainsi, après tant de siècles, attester la vérité d'un historien" atteste Du Bois-Aymé en parlant de Diodore de Sicile<sup>59</sup>. C'est le regard grec au sens propre ! C'est Hérodote en poche que Malus arpente les ruines de Bubaste dont il rapporte le dessin<sup>60</sup>.

On aura remarqué, au début de la phrase citée de Jomard, l'allusion aux pratiques scientifiques de la fin du XVIIIe siècle. La France révolutionnaire venait de se doter d'une nouvelle métrologie basée sur le calcul de la longueur du méridien terrestre, résultant d'un effort scientifique considérable par le concours, à portée symbolique pour l'unité de la science, des mathématiciens, des physiciens, et des chimistes. On était convenu de faire connaître universellement cette métrologie, car elle attestait les pouvoirs de la pensée humaine seule : on n'oubliera pas que la République conquérante imposait le système métrique décimal à toutes les républiques sœurs. En septembre 1798, quelques décades à peine après le débarquement à Alexandrie, se réunissait à Paris le premier congrès scientifique international destiné à fixer la nouvelle métrologie. De même, pensait-on par une analogie moins historique que scientifique, en pays d'Égypte qui avait autrefois mesuré la Terre, il avait été décidé de faire voir le résultat de l'effort intellectuel, de sorte que "la grandeur du degré terrestre était, pour ainsi dire, écrite dans celle de cette pyramide"<sup>61</sup>. On peut sourire de cet affect d'un aujourd'hui de la science sur l'histoire, mais il convient de ne pas oublier ce qu'il comporte de mise en phase de l'histoire et de la science : c'est le début de l'histoire scientifique. Et il ne faut surtout pas aller trop vite, en uniformisant au final les regards de la *Description de l'Égypte*, en oubliant le jeu scientifique des hypothèses, en négligeant les doutes, et en ridiculisant le syllogisme de base.

Parler de regards n'est pas vain, car ce furent par des dessins que les yeux commencèrent à voir. Parvenus au Caire à l'été 1799, les planches de Denon — il accompagnait Desaix dans sa rapide conquête de la Haute-Egypte — créèrent la stupéfaction<sup>62</sup>. Et plus d'un an après l'arrivée sur les bords du Nil, ce furent les expéditions scientifiques méridionales de l'automne qui fixèrent les choses dans les têtes.

<sup>58</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, tome 9, Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte, p. 505.

<sup>59</sup> J.-M.-J. Du Bois-Aymé, *Mémoires sur quelques parties de l'Égypte*, op. cit., à la note 33, p. 22.

<sup>60</sup> E. Malus, "Mémoire sur un voyage fait, à la fin de frimaire, sur la branche Tanitique du Nil", *Mémoires sur l'Égypte, publiés pendant les Campagnes du général Bonaparte, dans les années VI et VII*, Paris, F. Didot l'aîné, an VIII, t. 1, p. 212-223.

<sup>61</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Remarques et recherches sur les pyramides d'Égypte", p. 504.

<sup>62</sup> On a le témoignage de plusieurs ingénieurs.

Une première expédition qui part le 26 août 1799 est dirigée par Fourier : elle comporte un musicien arabophone, Guillaume-André Villoteau, trois naturalistes dont le dessinateur Henri-Joseph Redouté, Alyre Raffeneau-Delile et Etienne Geoffroy Saint-Hilaire, un pharmacien Rouyer, un chirurgien Lacepierre, trois ingénieurs, Jacques-Marie Le Père, Chabrol et Arnollet, un "élève" de Fourier, le dénommé Vincent, un dessinateur, François-Charles Cécile et *in extremis* l'ingénieur géographe Edmé-François Jomard. Une deuxième expédition part quelques jours plus tard, le 2 septembre, et elle est dirigée par Louis Costaz ; elle comporte le bibliothécaire de l'Institut, Louis-Madeleine Ripault, l'astronome Nicolas-Marie Nouet, son aide Jérôme-Isaac Méchain, l'ingénieur mathématicien Jean-Baptiste Corabœuf, l'ingénieur Michel-Ange Lancret, les architectes Jean-Baptiste Le Père et Balzac, les naturalistes Marie-Jules-César Lelorgne de Savigny et Coquebert de Monbret, l'officier aérostier Jean-Marie Coutelle, des ingénieurs tout frais diplômés comme Viard et Saint-Genis, un chirurgien Labâte. Mais ce n'est pas tout. Séjourne depuis le printemps en Haute-Égypte, l'ingénieur Pierre-Simon Girard qui a du mal à contenir des ingénieurs qui sont des néophytes de la collecte antiquisante, devenus au fil des semaines des enthousiastes, à savoir Prosper Jollois et Edouard de Villiers du Terrage, dont le nom est alors abrégé en Devilliers. Ils ont contaminé d'autres ingénieurs, comme ceux des Mines que sont Hippolyte-Victor Descotils et François-Michel de Rozière, mais aussi leur collègue des Ponts-et-Chaussées, Du Bois-Aymé.

Il n'était pas inutile de préciser par tant de noms l'aventure en Haute-Égypte, car elle engagea une confrontation d'équipes. Nous constatons un comportement résolument neuf par rapport à l'Académie des sciences qui ne jouait pas les concurrences et tentait au contraire de les réguler au mieux lorsqu'elles survenaient<sup>63</sup>. Les accents des missions officielles des différentes équipes d'Égypte n'étaient certes pas les mêmes, les relevés hydrographiques pour la mission Girard, les relevés hiéroglyphiques pour la mission Fourier, les données astronomiques et géographiques pour la mission Costaz. Mais tous, prenant des notes, se forgeaient une opinion ; opinion d'historien, et démarche de scientifique susceptibles de confrontation.

Les descriptions de la visite de Thèbes manifestent la différence des regards portés.

Tant de grandeur et de magnificence laisse dans l'esprit des impressions vives et profondes. Un spectacle si extraordinaire paraît être moins une réalité que le produit d'une imagination disposée à s'entourer d'objets d'une grandeur fantastique. Au milieu de ces belles ruines, le voyageur est frappé d'abord de la solitude qui l'entoure ; mais bientôt des souvenirs sans nombre se présentent en foule à sa pensée. Tout alors s'anime autour de lui : les batailles sculptées ne sont plus de vaines images...il s'intéresse vivement au héros qui, par l'impétuosité de son courage, décide la victoire...<sup>64</sup>

disent Devilliers et Jollois. En contrepoint, lorsqu'il aborde à son tour Karnak, Fourier écrit tout simplement dans son carnet :

L'entrée des portes principales, à Karnak, est décorée d'obélisques, de statues colossales, de grès, de marbre, d'albâtre, de granit, de cariatides. Ces derniers ornements se trouvent quelquefois devant les colonnes des temples. On voit en plusieurs endroits, sur les portes des palais, les traces des gonds énormes sur lesquels elles roulaient. La couleur verte qu'on voit dans ces trous indique que ces gonds étaient de cuivre <sup>65</sup>.

---

<sup>63</sup> En dehors de vastes projets comme la mesure de la méridienne, projets parallèles mais non concurrents car portant sur des données distinctes (Pérou ou Laponie), l'Académie du XVIII<sup>e</sup> siècle ne favorisait pas plus les collaborations savantes, et l'on peut en juger par le faible nombre de publications signées à plusieurs. Ce nombre allait changer avec le nouvel Institut de France, et plus encore avec la Société d'Arcueil réunie par Laplace et Berthollet (voir J. et N. Dhombres, *Sciences et savants...*, *Op. cit.*, à la note 9.

<sup>64</sup> P. Jollois et E. Devilliers, "Description générale de Thèbes. Introduction", *Description de l'Égypte*, tome II, p. 28.

<sup>65</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.*, à la note 23, p. 204.

Description froide contre animation des ruines ?

Alors que pour asseoir la théorie scientifique sur laquelle il fonde son archéologie, Jomard a besoin de voir en Haute-Egypte "la symétrie exacte et la régularité qui ont présidé à la construction de ces ouvrages"<sup>66</sup>, Fourier distingue soigneusement les dissymétries, comme à Louqsor où en avant-poste des colosses assis qui "ne sont point égaux et ne sont pas placés symétriquement"<sup>67</sup>, les deux fameux obélisques sont en plus de tailles différentes.

A multiplier les exemples de regards différents sur les mêmes monuments, on s'aperçoit alors qu'ils ont fait l'objet de discussions et d'interprétations dès l'Égypte. Les textes de la *Description* arrêtent finalement des opinions dont il n'est pas nécessaire qu'elles soient tout à fait analogues. Car il y a consensus sur les dessins, et sur la *solidité* générale de la civilisation égyptienne, et c'est à partir de ce socle que se construisent les interprétations dont il paraît difficile de se passer : rappelons l'injonction de Grobert, *dire la vérité* ! Le syllogisme scientifique fait-il consensus ? Sans doute, mais il ne détermine pas toute l'égyptologie.

### L'égyptologie sévère.

Il importe que Fourier décrive avec une grande précision les conditions de travail de son équipe lors de la descente du Nil depuis Syène ou Assouan jusqu'au Caire, chaque monument simplement repéré à l'aller faisant l'objet d'un plus long arrêt au retour et à peine débarqué chacun vaquant aussitôt à ses curiosités qui ne sont pas toutes antiquisantes :

Les bâtimens avaient à peine touché le rivage, que l'on parcourait de toutes parts les enceintes où l'on pouvait découvrir quelques vestiges des anciens monumens. On levait les plans topographiques ; on dessinait les divers aspects du paysage et plusieurs vues pittoresques du même édifice ; on mesurait les dimensions de l'architecture et les détails innombrables des ornemens ; on imitait fidèlement les tableaux peints ou sculptés et les caractères hiéroglyphiques dont ils sont couverts...D'autres mesuraient la vitesse du fleuve, la quantité de l'exhaussement du sol, ou déterminaient les situations géographiques par l'observation du ciel...On réunissait tous les élémens propres à faire connaître les richesses agricoles, l'industrie, les mœurs et la condition politique des habitans<sup>68</sup>.

La simultanéité des observations sur le passé et sur le présent est de rigueur compte tenu du peu de temps disponible, et si on a plus de mal à le croire lorsqu'il avance aussi bien : "Les différentes parties de ce grand travail étaient exécutées à-la-fois ; chacun se livrait particulièrement à l'objet habituel de ses études, et communiquait à tous les autres ses réflexions et ses vues"<sup>69</sup>, il n'empêche que le professeur Fourier — il l'était effectivement d'analyse à l'École polytechnique — entendait ainsi donner une leçon. Une leçon d'égyptologie précisément. Il avait effectivement essayé, lui le solitaire, de se livrer au jeu critique du rassemblement avec les membres de sa propre commission. L'archéologie qu'il met en place, ce n'est pas seulement le discours sur les pièces collectées, c'est d'abord le récit précis de la collecte, et la confrontation des opinions sur celle-ci.

Fourier préfère souligner la rigueur des échanges, après le travail dans les temples visités et dessinés, pour que le récit ne contienne rien d'inexact, rien qui ne doive à l'imagination d'un seul : "Ce procès-verbal était lu chaque soir, en présence de tous les

<sup>66</sup> E. Jomard, *Description de l'Égypte*, "Exposition du système métrique des anciens Égyptiens", p. 403.

<sup>67</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.* à la note 23, p. 200.

<sup>68</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. cv.

<sup>69</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. cvii.

voyageurs, et rectifié d'après leurs observations"<sup>70</sup>. La méthode est excellente. Elle est contraignante, de sorte qu'il prend soin de signaler l'autorité dont il est investi, secrétaire perpétuel de l'Institut d'Égypte et président d'une des "commissions littéraires envoyées dans la Haute Égypte". L'emploi surprenant de l'adjectif littéraire fait contraste avec la méthode scientifique qui est proposée pour la récolte des données archéologiques. Il faut en tout cas noter avec quel soin les différents protagonistes, dans la *Description* aussi bien, manifestent la vérification en commun des dessins, soulignent la volonté d'exactitude lorsqu'ils avouent pour certains restes antiques qu'on ne sait plus où on les a recueillis<sup>71</sup>. Ils exhibent comme une revendication leur souci de fidélité qui les contraint à préférer des blancs dans les relevés hiéroglyphiques lorsqu'ils n'ont pas assez de temps. Fidélité, exactitude, ces mots reviennent sans cesse:

tout ce que l'on voit d'hiéroglyphes accompagnant les figures a été copié avec exactitude ; il était très difficile de dessiner des caractères aussi petits ; et ce n'est qu'à force de soins, et en choisissant les instans du jour où le plafond était le mieux éclairé, que nous sommes parvenus à obtenir les détails que nous donnons, <sup>72</sup>

disent, en duo, Jollois et Devilliers.

Même si Fourier fut saisi en Égypte par l'inexorable écoulement du temps, et la longue vie des monuments, lorsqu'il participe au Rapport sur les recherches à faire dans l'emplacement de l'ancienne Memphis et dans toute l'étendue de ses sépultures<sup>73</sup>, il se défend dès le début d'une quelconque émotion. Il se satisfaisait de ce qu'un esprit raisonnable et positif peut découvrir à partir des restes de la civilisation égyptienne, "déterminant quelques points fixes parmi tant d'objets incertains et confus, que leur extrême éloignement permet à peine d'entrevoir, ou qui nous échappent pour toujours dans la nuit des siècles"<sup>74</sup>. Son romantisme, si l'on veut le qualifier ainsi, trouve refuge dans l'impossibilité de savoir tout, même si l'on sent à plusieurs reprises la tentation d'affirmer une certitude, notamment pour les dates en partie déduites de l'astronomie. C'est un esprit critique, qui se méfie toujours de son imagination et plus encore de celle des autres : "on aurait donné une étendue excessive à ces recherches si l'on y eut compris les résultats probables que suggère l'examen de monumens d'Égypte ; car le champ des conjectures est immense ; et il n'est que trop fertile"<sup>75</sup> commente-t-il avec force dans la *Description de l'Égypte*. Comment ne pas penser qu'il vise ses collègues, Jomard, Jollois ou encore Devilliers ! Il ne recueille quant à lui que des faits "positifs", cherche à les prendre sur place, et s'en fait gloire : "Ce tableau paraît d'abord confus ; mais en l'examinant avec attention, nous avons reconnu, sur le monument même, l'ordre suivant lequel les figures sont distribuées"<sup>76</sup> explique-t-il à propos du zodiaque de Dendérah, objet d'une controverse qui durera plus d'un quart de siècle<sup>77</sup>.

---

<sup>70</sup> J. Fourier, *Description de l'Égypte*, "Premier mémoire sur les monumens astronomiques, procès-verbal d'une visite", tome 9, p. 64-65.

<sup>71</sup> C'est ce que constate précisément Michel Dewachter, *Op. cit.* à la note 12. On peut ajouter que la vérification en commun de la collecte d'objets est pour beaucoup dans la précision ; l'affaire d'Égypte est œuvre commune, quand bien même les circonstances d'achat, de pillage ou de découverte des objets seraient individuelles.

<sup>72</sup> P. Jollois, E. Devilliers, *Description de l'Égypte*, tome 3, "Description des monumens astronomiques découverts en Égypte", appendice n° II, p. 487-488.

<sup>73</sup> Rapport lu par Geoffroy à la séance du 4 pluviôse an IX (24 janvier 1801) de l'Institut, et publié dans le *Courrier de l'Égypte* (numéros 104 à 107).

<sup>74</sup> J. Fourier, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte", p. 42.

<sup>75</sup> *Ibidem*.

<sup>76</sup> J. Fourier, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Premier mémoire sur les monumens astronomiques de l'Égypte", p. 57.

<sup>77</sup> L'affaire des zodiaques, leur datation et les controverses ainsi suscitées, est un bel objet historique, qui mériterait certainement une monographie précise. Au croisement de l'archéologie et des sciences exactes,

Pour raconter ce qu'il a vu, ce qu'il peut interpréter, Fourier prend tout de suite la plume, comme tant d'autres, comme tous les autres faudrait-il dire. Si le ton est volontairement sec, descriptif, dénué de toute trace de ce romantisme des ruines qui est au goût du jour, c'est qu'il conçoit ainsi la narration. Confronté aux hiéroglyphes — c'est en particulier la mission dont il est chargé avec sa Commission en Haute-Égypte — il utilise la seule arme du décomptage, se défendant bien sûr d'une quelconque interprétation : "J'ai compté, dans une frise du petit temple de Philae, cent cinquante hiéroglyphes. Il y en a plus de cent, dont aucun n'est répété deux fois ; celui qui l'est le plus l'est dix fois, et celui qui s'y trouve le plus grand nombre de fois après ce premier est répété trois fois"<sup>78</sup>. Cette multiplicité l'effraie, mais il n'oublie nullement de faire la critique des rapports précédents : "Je ne doute pas qu'il n'y ait plus de trente mille hiéroglyphes différents, et l'on ne peut guère mieux prouver qu'on a fort peu vu de monuments égyptiens qu'en soutenant que le nombre des caractères hiéroglyphiques qui diffèrent est moindre que cinq ou six cents. "

Son récit se veut note scientifique, réductrice, comme celle qu'il donne sur le champ après avoir tenté de reconnaître un zodiaque :

Nous visitâmes les ruines d'Akhmym. Il reste assez de pierres dans cet endroit, pour indiquer les ruines d'un temple égyptien. Ces pierres sont de grande dimension, et occupent le fond d'une enceinte, environnées d'un amas de décombres. Nous en remarquâmes une qui est peinte sur l'une des faces. On y distingue encore quatre cercles concentriques placés dans un carré ; les angles paraissent avoir été occupés par des figures peintes. Nous avons compté douze divisions dans les deux cercles du milieu ; dans l'aire comprise entre le premier et le second cercle, on reconnaît, mais avec peine, douze figures d'oiseaux. L'aire qui suit contient des images effacées ; la dernière couronne, qui n'est pas divisée, semble avoir contenu vingt quatre figures d'hommes. Il est d'autant plus difficile de distinguer les images tracées sur cette pierre que la face qui les représente est tournée vers la terre, en sorte qu'on ne peut les voir qu'en s'introduisant au-dessous dans un trou fort étroit.<sup>79</sup>.

Dans la version imprimée que Fourier donne avec le premier tome de la *Description de l'Égypte*, le ton est aussi sec, et les précisions ajoutées ne sont que des garants, y compris l'implication d'autres observateurs :

Le 17 fructidor an VII (4 septembre 1799) au matin, nous visitâmes les ruines d'Akhmym : on y reconnaît les vestiges d'un temple égyptien. Des pierres taillées, de très grandes dimensions, occupent le fond d'une enceinte, environnée de décombres. Nous vîmes une de ces pierres qui est peinte sur l'une des faces, et qui a été remarquée par le voyageur anglais Pococke<sup>80</sup>. On y distingue encore quatre cercles concentriques inscrits dans un carré ; les angles paraissent avoir été occupés par les figures peintes... je n'ai pu la voir qu'en m'introduisant au-dessous, avec un flambeau, dans une cavité singulièrement étroite. MM. Jomard et Lancret m'ont succédé dans cet examen ; il a fallu renoncer à faire le dessin<sup>81</sup>.

C'est l'aveu d'un échec ; le compte rendu figuré étant devenu la règle.

Fourier propose une conception sévère de l'égyptologie, et la théorise dans son mémoire sur les zodiaques égyptiens : "l'objet de ces recherches est de découvrir les

---

avec la question religieuse devenue inévitable, on dispose d'une belle perspective sur la constitution du scientisme qui ne peut reposer sur le seul *Cours de Philosophie positive* de Comte.

<sup>78</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.* à la note 23, p. 191-192.

<sup>79</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.* à la note 23, p. 177-178. La langue de Fourier a été modernisée par Lefèvre-Pontalis en 1904.

<sup>80</sup> Richard Pococke avait publié un récit de ses voyages, qui fut traduit en français, *Voyage en Orient dans l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, la Syrie, la Grèce, la Thrace, etc.*, Paris, 1772-1773. Tous les membres de l'expédition s'acharnent à corriger les erreurs de Pococke.

<sup>81</sup> J. Fourier, *Description de l'Égypte*, tome 9, "Premier mémoire sur les monumens astronomiques, procès-verbal d'une visite", p. 65. Il est utile de se référer ici à la première édition de la *Description*, Antiquités, tome 2, p. 71-86, tome publié en 1818.

conséquences exactes que l'on peut déduire de ces vestiges précieux d'une ancienne astronomie"<sup>82</sup>. Conséquences exactes, pour ne pas dire mathématiques. Il ne s'agit pas d'en dire plus que ce qui est démontrable, et il ne faut surtout pas jouer sur le mystérieux. En pronostiquant on ne sait trop quelles connaissances sur une orientation astronomique de certains vestiges ("les édifices où l'on trouve des bas-reliefs astronomiques n'ont pas été orientés"<sup>83</sup> autrement que par rapport au fleuve"), ou en calculant que la latitude du temple d'Isis à Dendérah est à peu près celle de la frontière, sur les millénaires et compte tenu de la précession, entre une vision de Sirius dans le cercle austral et dans le cercle boréal : "cette coïncidence est remarquable ; mais on n'a aucun motif suffisant de croire que les Égyptiens l'aient connue"<sup>84</sup>. Dès l'an IX, attestant de discussions serrées à ce sujet, et détruisant le mythe d'un savoir égyptien avancé, car analogue à celui acquis par la suite, Grobert expliquait par une distinction :

Tenir le journal du ciel, ou raisonner sur son mécanisme comme Galilée, Newton et Laplace, sont deux choses différentes. Je ne crois pas que des peuples qui ignoraient les premiers élémens de la perspective, fussent bien savans géomètres, et que l'on puisse leur accorder le titre d'astronomes, qui, chez les modernes, offre une idée plus relevée.

C'est grâce à son souci d'une description aussi fidèle que possible que, contrairement à ses collègues plutôt pudibonds, Fourier est libéré de toutes les inhibitions de bienséance. Il écrit comme il voit, et après avoir raconté une scène sculptée décrivant l'affection conjugale, il passe à une représentation "plus sensible : La plupart des offrandes sont présentées au jeune dieu Harpocrate, dont le corps est nu et dont le membre viril est droit. Ailleurs, cette partie de son corps est séparée et dessinée en grand dans le même état ; on en voit sortir la liqueur séminale"<sup>85</sup>. De telle sorte que Fourier est parvenu à se dégager du préjugé des ingénieurs — la construction comme langue scientifique universelle — ou plutôt a pu ranger les données techniques à leur place, qui n'est pas la seule à devoir occuper le terrain de l'archéologie.

Il insiste bien sur l'intégration de tout ce qui a été recueilli dans une description sociale de l'Égypte, qui serait alors permise par la représentation de tant de scènes de la vie égyptienne ancienne :

Les édifices où l'on trouve des sculptures astronomiques, et dont la haute antiquité est ainsi démontrée, ne sont pas moins remarquables que les autres monumens ; peut-être même portent-ils des témoignages plus éclatans des progrès des arts. En général, tous les ouvrages de l'Égypte ont un caractère commun ; ils annoncent les mêmes principes et le même génie.

Cette unité étant affirmée, Fourier poursuit :

Les bas-reliefs dont les surfaces des édifices sont couvertes, représentent des offrandes et des cérémonies graves et pompeuses, où les magistrats et le peuple qui les suit font hommage aux dieux des fruits de la terre et des productions dues au travail de l'homme, à son industrie, aux beaux-arts et au commerce... Les scènes innombrables que l'on y observe, se rapportent aux usages publics, aux lois, aux sciences, aux coutumes funéraires, aux jugemens prononcés par les hommes ou par les dieux, enfin à tous les arts physiques et à tous les élémens qui constituaient alors la société. Cette étude sera donc désormais la source d'une lumière précieuse, et la publication de ces monumens est un des faits les plus singuliers et les plus éclatans que l'on puisse jamais citer dans l'histoire de la littérature<sup>86</sup>.

---

<sup>82</sup> Dans l'édition initiale, datée de 1809, ce mémoire apparaît au tome 1, p. 803-824.

<sup>83</sup> *Idem*.

<sup>84</sup> J. Fourier, "Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte", *Description de l'Égypte*, t. 9, p. 13.

<sup>85</sup> Extraits des notes de voyage de Fourier, *Op. cit.*, p. 205.

<sup>86</sup> J. Fourier, "Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte", *Description de l'Égypte*, t. 9, p. 39-40.

De retour en France, Fourier n'a malheureusement pas poursuivi une vocation si affirmée d'égyptologue ; les mathématiques le reconquirent, si du moins elles l'avaient jamais perdu. Son regard a marqué ses collaborateurs, et vraisemblablement la majorité des contributeurs à la *Description*. S'il nous reste quelques autres regards à décrire, nous le ferons plus vite.

### La rencontre manquée avec les Égyptiens.

Le regard colonisateur n'est pas quelconque. Et il se heurte à une opacité. Celle des Égyptiens. Bien avant les monuments antiques, ou la vie urbaine orientale avec son mélange de classes et d'origines géographiques, c'est l'absence de ferveur des populations égyptiennes pour la civilisation ainsi apportée qui étonne — profondément — les jeunes comme les moins jeunes de la Commission, trop facilement persuadés que les Lumières s'imposeraient d'elles-mêmes, comme détachées de la conquête militaire. Ainsi, à la demande de Monge, on a apporté de France une montgolfière. Il n'est pas facile, malgré les talents de Conté de la déplier, de remplacer le vernis écaillé et de la faire s'élever dans les airs ; il y a des ratés, d'autant plus regrettables que l'on a choisi pour le premier envol la date anniversaire de la fondation de la République, le premier vendémiaire an VII. Mais quand, finalement, l'aéronef se trouve en l'air, les habitants du Caire ne s'étonnent en rien : "On a vu des gens traverser la grande place Ezkébieh, pendant que le ballon marchait, et ne pas même daigner lever la tête"<sup>87</sup>, constate, littéralement ébahi, Jomard qui, s'il n'avait que cinq ans lors du lâcher du premier ballon en France, se souvient de l'enthousiasme renouvelé qui accompagnait en Europe de tels lancements. En réaction à ce qu'il considère comme un refus fondamental, Fourier théoriserà à sa façon l'expérience, cherchant à comprendre les raisons qui permettent à un système comme celui des Lumières de s'investir dans les mentalités. Il éprouvera le besoin d'approfondir les liens entre les diverses connaissances humaines, dont les connaissances scientifiques ne peuvent être qu'une partie, et les conditions de leur mise en application jusques et y compris dans la vie quotidienne. Faute d'une culture suffisante de ses habitants, l'éclairage des Lumières était impossible en Égypte : "Ils sont incapables de juger les rapports nécessaires qui unissent les sciences spéculatives, les arts techniques, les progrès de l'industrie, l'administration du trésor, celle de la justice, enfin tous les éléments d'un gouvernement régulier, propre à garantir le bonheur et la prospérité des peuples"<sup>88</sup>. Écrite au soir de son existence, cette phrase qui prélude à tant de décisions "pour le bien" des peuples colonisés, a peut-être plus pour fonction de rassembler ce qu'il peut y avoir d'unité dans les actions d'une vie écoulée que de remémorer les pensées d'Égypte. On les trouve plus nettes, plus imbues de scientisme avant la lettre, plus directives dans le sens d'une ligne à suivre et plus politiques aussi dans la "Préface historique" de la *Description d'Égypte* qu'il publie sous l'Empire : "Ainsi l'Égypte a conservé tous les éléments de son ancienne grandeur ; et ces germes précieux d'une prospérité nouvelle se développeraient rapidement, s'ils étaient fécondés par le génie de l'Europe et les bienfaits d'un gouvernement sage et puissant"<sup>89</sup>. Dans un texte à la qualité littéraire duquel il a particulièrement veillé, Fourier oppose les richesses naturelles de l'Égypte, la qualité de sa population et son antique grandeur à l'état actuel dû à l'abandon des sciences et, simultanément, à l'abandon des lois :

On ne pourra point admirer les ouvrages de l'Égypte, ni se rappeler les époques de sa gloire, sans considérer les malheurs que lui a causés la perte de ses lois, de ses lumières et de son indépendance. On appréciera mieux ses institutions ; on les regardera comme une source morale de prospérités, qui n'était pas moins nécessaire à ce pays, que le fleuve qui l'arrose ; on

<sup>87</sup> E. Jomard, *Souvenirs...*, *Op. cit.* à la note 19, p. 36.

<sup>88</sup> J. Fourier, *Discours de réception à l'Académie française* (17 avril), Paris, F. Didot, 1827.

<sup>89</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. liv.

comparera surtout l'état déplorable dans lequel il est tombé, avec l'opulence que lui procurerait, en peu d'années, une administration plus sage<sup>90</sup>.

Si avec les Français, en Égypte "les sciences, après un long exil, revoient leur patrie, et se préparent à l'embellir"<sup>91</sup>, les conditions de leurs succès dans la vie civile ne sont pas remplies. Un tel constat, politique, portera le colonialisme.

### Le regard froid : le laboratoire d'Égypte.

En contraste sur le souci d'une information ouverte des sources arabes anciennes, il y a l'absence presque totale de considération pour les lettrés du Caire et d'Alexandrie. Ceux-ci n'interviennent jamais, ne sont même pas mentionnés, et pratiquement aucun des membres de l'expédition ne signale une discussion érudite avec tel ou tel habitant. De Paris où Jean-Jacques Caussin de Perceval venait de traduire la grande table hakémitte datant de la fin du Xe siècle, on demanda des nouvelles de la riche bibliothèque du Caire — des milliers de volumes attestés au XVIIe siècle, et des collections encore signalées quelques années plus tôt par Volney — mais personne dans l'expédition n'interrogea les Ulémas. La culture occidentale — l'adjectivation nouvelle semble due à Condorcet — ne se reconnaissait aucun interlocuteur valable dans les autres régions du monde<sup>92</sup> et au moins par absence, le colonialisme recevait ainsi la bénédiction des intellectuels. L'inintérêt pour le monde cultivé égyptien correspond à la froideur de l'investigation menée en Égypte.

C'est le ton général. Par les études qui s'y développent, l'Égypte contemporaine est conçue comme un laboratoire offert aux médecins — statistiques dans les hôpitaux, épidémiologie —, aux naturalistes, aux géographes, mais encore aux législateurs, aux artistes, et à tous ceux qui mesurent une population, la décrivent, ou construisent à son intention. Caractéristique est la lettre circulaire datée du 25 thermidor an VI du Citoyen Desgenettes, "aux médecins de l'armée d'Orient, sur un plan propre à rédiger la topographie physique et médicale de l'Égypte"<sup>93</sup>.

Tous sont devenus des curieux sans vergogne, qui occupent le terrain tout autant que les militaires, et sans état d'âme. Fourier a raison de dire qu'"aucune contrée n'a été soumise à des recherches aussi étendues et aussi variées, et aucune ne méritait davantage d'en être l'objet"<sup>94</sup>, mais ce mérite n'est-il pas d'abord dû à la présence de tant d'observateurs qui façonnent un regard nouveau porté sur un pays, une façon scientifique de le jauger et d'en rendre compte, une façon aussi de le transformer en objet. Le minéralogiste Rozière explique sans fard l'intérêt théorique de l'Égypte : "Nul autre pays ne donne à voir telle dépendance d'une société hautement développée, soumise à un unique ensemble de facteurs physiques, susceptibles d'être étudiés isolément"<sup>95</sup>. Fourier insiste encore plus sur l'interprétation politique dans sa "Préface historique", joignant la défense d'une colonisation ordonnée à la description déterministe de l'histoire : "Le concours des sciences et des arts aurait consolidé et embelli les établissements des Français, en même temps qu'il aurait influé sur la condition civile des

---

<sup>90</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. cliv.

<sup>91</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. lxxij.

<sup>92</sup> Volney avait déjà indiqué que *l'analogie qui existe des arts aux sciences, doit faire pressentir que celles-ci sont encore plus négligées, disons-mieux, elles sont entièrement inconnues. La barbarie est complète dans la Syrie comme dans l'Égypte...* (*Op. cit.* à la note 20, t. 2). Le médecin Desgenettes parle de rencontres avec les Orientaux qui permettraient de dégager des connaissances utiles, aussi primitives puissent-elles être, mais il ne mentionne jamais une discussion avec un médecin égyptien.

<sup>93</sup> Lettre publiée dans les *Mémoires sur l'Égypte*, *Op. cit.* à la note 60. Voir aussi R.N. Desgenettes, *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, Paris, Croullebois, 1802.

<sup>94</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. cviiij.

<sup>95</sup> F.M. de Rozière, "De la constitution de l'Égypte, et de ses rapports avec les anciennes institutions de cette contrée", *Description de l'Égypte*, tome 20, p. 211-523.

indigènes ; mais on ne pouvait atteindre à ce but si désirable sans avoir acquis une connaissance approfondie de l'Égypte"<sup>96</sup>.

### Le regard chrétien.

Le regard chrétien ne pouvait être absent d'un périple qui conduisait pour la première fois depuis les Croisades une troupe française sur les Lieux Saints. Et pourtant comme il est faible ce regard ! Dans les lettres des membres de l'Expédition d'Égypte, aussi bien que dans la *Description de l'Égypte*, on parlera bien plus des pestiférés de Jaffa — le thème du suicide patriotique d'un combattant vaincu par la maladie — que de la résurrection du Christ, des pèlerins d'Emmaüs, ou même des rives du Jourdain.

La rencontre avec le monde copte n'a pas eu lieu ! A tel titre que pour ces chrétiens, on ressort volontiers la doctrine d'Aristote sur l'esclavage, qualifiant de lâcheté l'acceptation de leur sort, donc leur attribuant un esprit vicieux : "Que l'on considère un instant les Chrétiens soumis à la domination turque", exprime Du Bois-Aymé<sup>97</sup>.

C'est paradoxalement par la science que le regard chrétien se manifesta, avec la question de la datation des temples égyptiens, et la rencontre conflictuelle avec la chronologie biblique. L'Égypte pose visuellement la question du temps écoulé. Un objet paraît tout à la fois résumer la question et permettre la réponse : c'est le zodiaque qui est un vaste calendrier permettant de remonter le temps par assimilation entre une période astronomique et une activité agricole. On en trouve au-dessus des portes de certains temples en Haute-Égypte. De leur interprétation peut venir le repérage dans la profondeur des temps.

Le général Desaix, dans un premier voyage en Haute-Égypte où il pourchasse Mourad bey, est tenu pour responsable en janvier 1799 de la découverte du zodiaque de Dendérah — aux douze signes assez clairement dessinés et installé sur un portique du grand temple d'Hathor — que ne dessine pourtant pas Denon. Ce zodiaque excite les imaginations. Roy attribue à Desaix la remarque selon laquelle le signe de la Vierge, qui correspond à messidor selon le calendrier républicain — et est associé à des épis sur le zodiaque — ne peut correspondre à la saison des moissons égyptiennes qui est bien antérieure. Aussitôt, les discussions vont bon train, et un savant présent dans le groupe essentiellement composé de militaires en profite pour indiquer que, par la position indiquée du solstice dans le signe du Lion, le zodiaque contredit la chronologie de Moïse, donc la Bible. Desaix répond, ironiquement :

Je n'ai pas l'honneur d'être astronome, et cependant je ne saurais adopter votre conclusion, qui tendrait à attaquer la véracité de nos livres sacrés. J'ai toujours pensé, comme ce philosophe anglais, qu'un peu de science éloignait de la foi, et que beaucoup de science y ramenait<sup>98</sup>.

D'aucuns sont prêts à attribuer aux Égyptiens des connaissances comme la précession des équinoxes, et son explication<sup>99</sup>, qui n'avait pourtant été obtenue en Europe que par d'Alembert en 1749. Aussi nettement que Grobert, Fourier tranche catégoriquement, et s'il reconnaît la qualité de l'observation antique, il ne veut pas entendre parler d'un savoir égyptien caché. La démarche scientifique de justification et de transparence lui paraît universelle, et c'est au fond cela qu'il retient fermement du syllogisme scientifique dont nous parlions plus tôt. Il affiche son opinion :

<sup>96</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. cxxviii.

<sup>97</sup> Du Bois-Aymé, *Mémoires sur quelques parties de l'Égypte*, Livourne, J. Marenigh, 1814.

<sup>98</sup> L'anecdote est construite après coup, mais elle correspond certainement à des discussions effectivement produites. Pour ce que comporte de passion l'affaire du zodiaque, il est instructif de lire les mémoires, certains datant de 1821, réunis par de Paravey, *Illustration de l'astronomie hiéroglyphique, et des planisphères et zodiaques retrouvés, en Égypte, en Chaldée, dans l'Inde, au Japon, ou réfutation des mémoires astronomiques de Dupuis, de Fourier et de M. Biot*, Paris, 1851.

<sup>99</sup> Lettre de Corabœuf dans J. Grobert, *Description des pyramides de Ghizé*, *op. cit.*, à la note 35.

L'explication de l'inégale durée des jours, des phases de la lune, des éclipses, celle des mouvements apparens des planètes, enfin l'étude de tous les principes fondamentaux de l'astronomie, composaient une science qui dut alors exciter l'admiration, et qui était toute consacrée à l'utilité publique ; mais on ne peut point comparer cette science à celle que nous possédons aujourd'hui. L'usage des nouveaux instruments et la découverte des théories dynamiques ont élevé l'astronomie à un degré de perfection que l'on n'aurait pas même prévu il y a peu de siècles<sup>100</sup>.

Un lien subtil s'est finalement tissé entre certains des officiers supérieurs et la plupart des savants. Si, dans l'anecdote citée ci-dessus à propos de la chronologie, on éprouve le besoin de dire que "le docteur était resté chrétien, comme Desaix, en dépit de la révolution, et peut-être doit-on ajouter en dépit de leur profession respective", ce n'est que pour mieux signaler l'attitude jugée commune aux deux groupes. Or, outre la neutralité politique, la neutralité religieuse fut requise en Égypte des uns comme des autres. Dans sa proclamation d'Alexandrie Bonaparte insistait : "Les peuples au milieu desquels vous allez vivre tiennent pour premier article de foi qu'il n'y a d'autre dieu que Dieu, et que Mahomet est son prophète! Ne les contredisez pas", et dès Alexandrie il signait avec les Ulémas un agrément selon lequel la religion de chacun ne serait pas contrainte ("acte dressé mercredi matin 20 de la lune de Moharrem, l'an de l'Hégire 1213", souligna Al-Jabarti, qui indiquait les noms des dignitaires religieux musulmans ainsi compromis, "que Dieu leur pardonne"<sup>101</sup>). Signature politique ! Mais il n'était guère facile de convaincre ceux qui — en France — avaient ouvertement et délibérément abandonné la pratique catholique, que la mission colonisatrice ne consistait pas d'abord à combattre les préjugés de l'Islam. "Ces superstitions m'inspirent mépris et pitié", ne pouvait s'empêcher de noter Devilliers peu de jours à peine après son arrivée en Égypte, et bien des militaires pensaient de même. Le progrès pouvait-il ne pas passer par l'abandon des croyances religieuses ?

En veillant à ne pas donner à l'ancienne religion égyptienne une importance exagérée — sur quelles bases textuelles établit-il son jugement ? — Fourier tiendra donc sous l'Empire un discours voltairien sur la civilisation de Thèbes, discours à peine codé et qui valait d'abord pour son temps, celui d'après la signature du Concordat par Napoléon et Pie VII qui pacifia les relations de la Révolution et de la religion :

La religion, unie à l'étude des phénomènes naturels, était en même temps intellectuelle et physique ; révélant à quelques esprits sages les principes abstraits de la morale, elle les offrait à tous sous des formes sensibles : elle réglait les actions et les pensées, contenait sévèrement les peuples, et prêtait aux institutions civiles l'appui d'une autorité immuable<sup>102</sup>.

Ce n'est donc pas en Égypte que fut reprise la discussion de nature théologique sur la chronologie qui avait si longtemps passionné les érudits du XVII<sup>e</sup> siècle, pas plus que ne fut repris le thème d'une sagesse des doctes, une sagesse antique cachée. C'est à peine si quelques-uns proposent une lecture proprement historique, disons laïque, de la Bible : "La Bible, trop méprisée ou trop vénérée, par quelques personnes qui ne l'ont considérée que comme la base de nos croyances religieuses, mérite l'attention de tous sous le rapport historique" a beau dire Du Bois-Aymé, il ne parvient pas à en faire une référence au même titre que les sources littéraires grecques.

---

<sup>100</sup> J. Fourier, "Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte", *Description de l'Égypte*, t. 9, p. 13.

<sup>101</sup> Al-Jabarti, *Merveilles biographiques et historiques...*, Le Caire, Imp. Nationale, 1888-1896. Voir J. Cuoq, *Journal d'un notable du Caire durant l'expédition française*, A. Michel, 1979.

<sup>102</sup> J. Fourier, "Préface historique", *Description de l'Égypte*, p. xij.

### Conclusion.

"Analytique ou synthétique, vue par l'ensemble ou par les détails, l'Égypte est sans contredit la plus féconde en enseignement dans le cercle entier des idées humaines, la terre des grands souvenirs et des pompes mystérieuses, la terre scientifique par excellence, la patrie des coutumes nobles et sévères, de l'art grandiose et religieux"<sup>103</sup>, affirmera Geoffroy Saint-Hilaire, disant avec des mots de science ce que Volney avançait avec en plus la psychologie d'un voyageur éprouvé: "On regrette un pays d'où l'on désire souvent de sortir"<sup>104</sup>. Un ingénieur résumait l'histoire en affirmant la continuité de la longue durée : "La plupart des sciences et des arts prirent naissance chez eux [les Égyptiens], et en civilisant la Grèce, ils ont été les instituteurs de l'Europe"<sup>105</sup>. Confrontées à une langue encore muette, en portant un regard que nous avons qualifié de grec, les ingénieurs de France exportés en Égypte se sentent non seulement les héritiers, mais encore les hérauts de la révolution scientifique à laquelle ils assignent la très lointaine origine égyptienne. Certains purent d'autant mieux être pris par la nostalgie d'un passé qu'ils le reconstruisaient scientifiquement et ils dégagèrent alors une vision romantique, affirmant et doutant.

<sup>103</sup> E. Geoffroy Saint-Hilaire, Comptes-rendus des séances de l'Institut Royal de France, Paris, 26 novembre 1836, à propos de l'édition sous la direction de L. Reybaud de *L'histoire scientifique et militaire de l'expédition française en Égypte*, *Op. cit.* à la note 13.

<sup>104</sup> Volney, *Op. cit.* à la note 20, p. 242.

<sup>105</sup> Du Bois-Aymé, "Notice sur le séjour des Hébreux en Égypte", *Mémoires sur quelques parties de l'Égypte*, Livourne, J. Marenigh, 1814.